elquefois qui ont quatre ou
de hauteur, cependant elles
ns l'éloignement que des fils-
e près que de ſimples jets-
de grandeur & de variété ;
, dans des pluies fortes,
doivent être très-nobles,
s en pouvons juger d'après
les rochers, dont pluſieurs
einte de grandes marques
violence. Mais je n'ai jamais
ſé du haſard, pour en voir
es inſtans de férocité.
ble de combiner enſemble
es de *caſcades*, la *briſée* &
i la maſſe d'eau eſt petite,
tra, il eſt vrai, que la *chûte*
le volume eſt grand, elle
avec propriété une union
par cet aſſemblage, les jets
multipliés l'un dans l'autre
té infinie.
gulière eſt encore ſuſceptible
ode de variété, qui eſt de

nt gaiement sur des lits de cailloux, sau-
nt & écumant souvent par-dessus les bords
s rochers, & formant dans tout leur cours
ie chaîne de petites cascades bruyantes.

Au *vallon* tient de près, quant au genre,
qu'en ce pays-ci on appelle un *gill* (1),
en quelques autres un *dell* (2). C'est une
iverture étroite qui va en tournant entre
ux rochers en précipice, & tout couverts
un bois qui se ferme à son sommet de
anière à être presque impénétrable aux
yons du jour : au fond roule un torrent
umeux. On l'entend bruire comme il
mbe d'un point du roc sur un autre; mais
est rare qu'on puisse le voir.

Ces lieux sauvages n'ont ordinairement

(1) C'est, en Anglois, le nom d'une petite mesure de uide, qui répond à un huitième de pinte, ou *poisson* de is.

(*Note du Traducteur.*)

(2) Ce mot signifie un creux, une fosse, & encore e femme de mauvaise vie qui suit le camp, ce que, ns une acception peu honnête, on appelle une vivan- re.

(*Note du Traducteur.*)

aucun accès. Lorſqu'ils ſont un peu p
ouverts, & rendent praticable un petit ſ
tier pour aller s'y écarter, ce ſont les
traites les plus agréables, les plus prop
à la méditation au ſein d'une heureuſe ſ
tude; & toutes les parties de cette ſc
enchantereſſe fourniroient au Philoſo
contemplatif, le plus aimable, le plus
licieux abri contre les feux du midi.

C'eſt un tel ſéjour après lequel ſoupi
le Poëte, dont l'ame affaiſſée avec le co
par la langueur molle d'un jour brûl
d'été, exhaloit ſes vœux dans ces ve
pleins d'énergie :

O quis me gelidis in *vallibus* Ilæmi
Siſtat, & ingenti ramorum protegat umbrâ!

C'eſt, ſans doute, à une idée ſembl
que nous devons cette exclamation h
reuſe du Poëte de tous les âges, du d
Lafontaine :

Lieux que j'aimai toujours, ne pourrai-je jamais,
Loin du monde & du bruit goûter l'ombre & le frai
O! qui m'arrêtera ſous vos ſombres aſyles!

Bouquet
04
V. 2
SMRS

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

PAR Mme. GUÉNARD, BARONNE DE MÉRÉ,

Auteur d'Irma, des Mémoires de la Princesse de Lamballe, etc.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez LEROUGE, Libraire, passage du Commerce, quartier St.-André-des-Arcs.

1817.

MÉLINE,

OU

MÉMOIRES

DU CHEVALIER DE MONCY.

CHAPITRE XVIII.

Je recevais très-exactement des lettres de ma mère : elles m'eussent été agréables par le charme du style, quand un intérêt plus tendre ne me les eût pas rendues précieuses. Elle avait eu chez elle Méline pendant quinze jours : cette bonne mère me disait que la société de cette aimable jeune personne avait pu seule adou-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

cir le chagrin que mon absence lui causait ; elle citait de mon amie mille traits de sensibilité et d'esprit qui me charmaient, et ces détails me servaient de préservatif contre l'attrait enchanteur de la Marquise, qui me tenait à une fort grande distance d'elle, et ne m'en tournait que mieux la tête. L'abbé Dervaux s'aperçut du piége où j'étais près de tomber : je n'avais sûrement pas eu l'intention de lui apprendre ce secret, dont je rougissais, et je n'avais pas le cœur assez corrompu pour me vanter, à mon digne instituteur, d'aimer la sœur de mon ami, une femme unie à un époux respectable; et manquant par cet amour, si on peut donner ce nom à tout ce qui n'a pas la vertu pour base ; manquant, dis-je, au serment que j'avais fait d'aimer toujours Méline, à qui ses parens et

ma mère me destinaient; mais, sans le vouloir, la passion se trahit toujours. L'abbé remarqua une certaine affectation à parler de Méline, et une réserve mystérieuse toutes les fois qu'il était question, dans mes lettres, de la Marquise; j'aurais surtout voulu faire croire à l'abbé que je ne la voyais presque pas, et il savait le contraire. La Marquise, malheureusement, ayant pris un goût très-vif pour moi, ne manquait pas d'écrire à madame d'Erlac des choses beaucoup trop flatteuses de son protégé; et elle ajoutait qu'il n'y avait presque pas de jours que je ne vinsse chez elle pour y voir le Comte, dont elle se plaisait à seconder les soins.

Les détails où la Marquise entrait sur mon compte, furent lus à l'abbé par madame d'Erlac, dans un voyage

qu'il fit chez elle avec ma mère; il vit qu'ils étaient loin de plaire à Méline: celle-ci demanda à sa tante si Estelle était jolie. — Jolie n'est pas le mot, reprit la Marquise, mais belle à ravir; et elle fit un portrait fort juste de madame de Chandor.

Figurez-vous, disait-elle à Méline, une taille aussi souple que svelte, et deux pouces au moins plus que vous; des yeux comme je n'en ai jamais vus, sans aucune exagération plus grands que la bouche, noirs et doux, exprimant tout ce qu'elle veut dire; le teint admirable, le pied charmant, le bras et la main parfaits; joignez à cela de l'esprit comme un lutin, une grande fortune, et un beau nom. Rien d'aussi heureux pour Alfred qu'elle ait bien voulu l'admettre dans sa société; c'est à ma considé-

ration. Estelle, dès son enfance, a toujours eu pour moi une grande prédilection ; le Maréchal l'aime beaucoup ; elle voit la meilleure compagnie de Paris, et je crois bien que nous trouverons notre jeune homme bien différent ; mais peut-être ne voudra-t-il pas venir, si quelque belle nous le dispute. Méline pâlit ; ma mère regarda la Marquise, comme pour lui demander grâce ; car réellement, ajoutait l'abbé qui me donnait tous ces détails, la pauvre petite était au désespoir ; et si elle savait, Alfred, ajoutait l'abbé dans la même lettre, que, loin de lui être fidèle, vous portez à Estelle des vœux criminels ; oui criminels, car qu'espérez-vous ? séduire la sœur de votre ami, et, après votre triomphe, l'abandonner pour revenir à celle qui vous est destinée, ou

bien renoncer au titre d'époux et de père, rompre tout accord avec votre bienfaitrice, et vivre à Paris en heureux célibataire. Ah! Alfred! Alfred! il en est encore temps; arrêtez-vous sur le bord de l'abîme. Si la Marquise est vertueuse, comme tout le monde le dit, pourquoi la détourner du chemin de l'honneur? Cessez, je vous en conjure, vos assiduités auprès d'elle? Si, au contraire, ce n'est qu'une femme fausse et adroite, combien vous vous remercierez d'avoir rompu des chaînes qui ne vous préparaient que des peines et des embarras!

Cette lettre me pénétra d'effroi; je vis combien j'étais coupable, et déjà je voulais l'être encore plus. Cependant, la prochaine arrivée du marquis de Chandor rendit sa femme encore plus soigneuse de sa réputation. Elle

dit à son frère qu'elle le priait de trouver un moyen pour que je vinsse moins souvent chez elle, sans qu'il parût que ce fût elle qui me le défendît. Auguste, qui croyait sa sœur de bonne foi, ne prit aucun prétexte pour m'engager à éloigner mes visites. Il me dit simplement que, connaissant le caractère soupçonneux de son beau-frère, il croyait prudent de n'être pas si souvent à l'hôtel de Chandor; que pour m'en dédommager, et donner un prétexte plausible à cet éloignement, nous irions passer une partie de l'automne dans une de ses terres, où nous chasserions et menerions la vie de garçon; car il ne proposerait pas même à *Aline* d'être du voyage. J'acceptai ce que le Comte m'offrait. C'était un moyen de m'éloigner du fatal objet d'une passion qui troublait ma vie. Nous

partîmes : je ne me doutais pas que tout était arrangé avec Estelle, qui ne voulait donner aucun soupçon à son époux et surtout au public, qui ne manquerait pas de s'apercevoir que l'on me verrait beaucoup moins chez elle quand le Marquis y serait.

J'écrivis aussitôt à l'abbé que, sans me croire dans une situation aussi périlleuse qu'il l'imaginait, j'avais néanmoins pris le parti de m'éloigner quelque temps de celle qu'il croyait si dangereuse, et qui ne pouvait l'être pour un cœur aussi tendrement épris que le mien l'était de la touchante Méline. Nous partîmes, en effet, pour Pont-à-Mousson, la veille du jour où le mari devait arriver. J'avoue que j'étais très-fâché de son retour; cependant, j'avais moins de douleur de m'éloigner d'Estelle, que je n'en aurais

eu de voir auprès d'elle celui à qui l'hymen donnait des droits dont la seule idée faisait bouillonner mon sang. Néanmoins, je pensai que cette absence tranquilliserait Méline, et son bonheur m'était plus cher que le mien.

Je lui faisais ce sacrifice avec plaisir. J'entends d'ici un de ces lecteurs qui croient qu'il est indispensable qu'un héros de roman n'aie pas la plus légère distraction, crier au scandale en me voyant passer tour à tour de l'amour sacré dont mon cœur brûlait pour Méline, au feu tumultueux de la passion que sa cousine m'inspirait. Que cette réponse calme sa colère : Ce n'est pas un roman que j'écris. Tout occupé des deux divinités auxquelles je rendais tour à tour un culte jusque-là aussi pur l'un que l'autre, j'allais quitter Paris, l'hôtel

du Nord, sans vous avoir dit un mot de la pauvre Célanie.

Depuis le concert, elle avait chaque jour cherché des prétextes pour me laisser lire dans son cœur; mais le mien lui était si parfaitement fermé que c'était inutilement. Ce que j'avais vu de ses manières aurait suffi pour que je ne m'attachasse pas à elle; certaines anecdotes qu'Auguste m'avait racontées, me guérirent entièrement de la fantaisie qu'elle m'avait inspirée un instant. Mais ma froideur ne fit pas sur elle le même effet; et je manquerais à l'exactitude que je veux mettre dans le récit des circonstances de ma vie, si j'omettais la scène qui se passa entre elle et moi la veille de mon départ pour Pont-à-Mousson. Je n'avais point, depuis mon arrivée à l'hôtel du Nord, encore réglé avec

ma tendre hôtesse. Je lui avais remis plusieurs fois de l'argent, mais sans entrer dans aucun détail; enfin, comme je partais pour au moins deux mois, il fallait bien mettre nos comptes en ordre. Je descendis donc avant l'heure du déjeûner, où je me trouvais assez souvent, parce que l'Italienne m'amusait, et que je faisais volontiers de la musique avec elle. Quoi! me dit Célanie, d'aussi bonne heure; Séraphina n'est pas encore descendue? — Ce n'est pas elle que je cherche. — Dieux! serait-il possible? quoi! Alfred, vous pourriez vous occuper un instant de moi? — Je viens, madame, dis-je avec un froid glacial, savoir ce que je vous dois, parce que je pars demain. — Vous partez? — Oui, madame; avez-vous pensé que je reste-

rais éternellement dans votre hôtel, où je ne comptais guère en arrivant passer que deux ou trois nuits. — Plut à Dieu que vous n'y fussiez jamais venu! — Le compliment est flatteur....! — Ah! cruel! vous savez bien dans quel sens je le dis; mais enfin vous partez? — Oui, demain. — Et je ne vous reverrai plus. — J'espère bien que je reviendrai. Je vais chasser à Pont-à-Mousson avec Auguste, et à mon retour, je reprendrai mon logement s'il est vacant. — Il le sera, vous pouvez en être certain; personne, non, personne, ne l'habitera jamais!

Je pris pitié de l'extravagance de cette pauvre Célanie, et lui prenant la main avec affection je lui dis: Je me dois et à vous, ma chère Célanie, de vous expliquer ce que ma conduite

a eu d'extraordinaire. Je n'ai jamais voulu m'apercevoir du sentiment que vous voulez bien avoir pour moi, parce qu'il m'était impossible d'y répondre; non que vous ne soyez très-jolie et fort aimable; mais mon cœur était donné au moment où je vous ai vue; donné à une femme charmante dont je dois être l'heureux époux. Célanie, à ces mots, devint d'une pâleur mortelle; un tremblement général me fit craindre qu'elle n'eût une attaque de nerfs; mais quelques pleurs qui s'échappèrent de ses yeux la soulagèrent. Elle les leva sur moi avec une expression divine; puis elle me dit: Alfred, vous venez de me faire un mal dont je ne guérirai pas; et cependant, je ne puis trop admirer votre noble franchise; elle vous assure toute mon estime. Je renonce au bonheur de tou-

cher votre cœur; je renfermerai pour jamais dans mon sein le sentiment que j'ai pour vous; mais en renonçant à l'amour, je vous demande votre amitié; je m'en rendrai digne. De ce moment, toutes mes actions vous auront pour objet; je fus légère, inconséquente, je ne la serai plus. Je veux que vous puissiez vous dire, Célanie m'aima et devint vertueuse. Qu'un baiser tel qu'un frère le donne à sa sœur, soit le gage de cette promesse. Je la serrai dans mes bras; il y avait dans sa physionomie quelque chose de si intéressant, que je me repentais presque d'avoir mis entre elle et moi une barrière insurmontable; elle m'embrassa avec tendresse, puis elle me repoussa doucement; essuya ses yeux, chercha mon compte dans sa chiffonnière, le régla, reçut l'ar-

gent qui lui revenait, m'en donna quittance avec la même présence d'esprit qu'elle eût eu avec l'être le plus indifférent ; puis elle me dit : Alfred, j'exige de vous une parole d'honneur: c'est que, dans quelque situation que vous vous trouviez, vous n'oubliez jamais que vous avez en moi une sœur, une amie, qui sera toujours prête à sacrifier sa vie pour vous; que tout ce que je possède sera toujours à votre disposition. Je lui donnai cette parole qu'elle exigeait et que je croyais ne devoir jamais être dans le cas de tenir. Puis elle monta dans ma chambre, fit faire devant elle mes malles, et me répéta que mon appartement ne serait jamais occupé que par moi; puis elle se retira dans le sien, dont elle ne sortit point même pour l'instant où ses hôtes se mirent à table, leur faisant faire des excuses; mais

qu'une migraine affreuse la tenait dans son lit. Je voulus la voir le soir; elle me fit dire que cela lui était impossible; qu'elle me reverrait avec grand plaisir à mon retour; *qu'elle serait guérie.* Je fus singulièrement étonné de cette conduite, dont je ne la croyais pas capable. Ce que je puis assurer, c'est qu'elle ne s'est pas démentie un moment.

Je fis la route avec le Comte de la manière la plus agréable. Arrivé à sa terre, nous trouvâmes son vieux concierge et sa famille, qui furent enchantés de le voir. Nous vécûmes en vrais chasseurs, et pendant les six semaines que nous restâmes en Lorraine, nous n'eûmes de relation qu'avec les habitans des bois. La Marquise ayant mandé à son frère que son mari était retourné à Brest, nous revînmes à Paris.

CHAPITRE XIX.

PENDANT tout le temps que je fus en Lorraine, je pensai peu à la belle Marquise, mais presque sans cesse à Méline. Madame de Chandor écrivait à son frère des lettres charmantes, où l'esprit pétillait à chaque phrase, et dans lesquelles souvent elle ne me nommait pas. Ma mère m'instruisait toujours de tout ce qui se passait à Erlac et à Blari; dans tout cela il n'y avait aucun événement assez remarquable pour prendre place dans ces Mémoires; mais l'instant approchait où la fortune et l'amour ne me laisseraient plus un moment de repos.

Je retrouvai mon appartement chez

madame Sapinel, comme elle me l'avait dit, mais bien plus élégamment meublé que je ne l'avais laissé. Célanie, devenue mon amie, eut pour moi les soins et les attentions d'une sœur, et elle me parut mille fois plus aimable.

Quant à Estelle, elle me sut un gré infini de l'extrême réserve que j'avais eu avec les beautés de Pont-à-Mousson, ce qui était une source continuelle de plaisanteries de la part d'Auguste: elle s'en attribuait la gloire; elle n'était peut-être dû qu'au hasard qui ne m'avait fait rencontrer aucun objet digne de balancer dans mon cœur celles qui y régnaient. D'ailleurs, la vie très-pastorale que nous avions menés à Miron, me rappelait bien plus Méline que la Marquise La nature nous rend la vertu plus chère, et l'idée

d'un bon ménage est presque toujours à l'unisson d'un riant verger ou d'une prairie qu'un ruisseau arrose. J'avais donc plus pensé à Méline qu'à Estelle sous les frais ombrages dont le château de Miron était environné. Je n'en eus pas moins de satisfaction près de la belle Marquise, qui, en dépit de ses trente ans, était, je crois, encore une des plus belles femmes de Paris. Elle eut l'air de me revoir avec plaisir, et malgré qu'en public elle observât avec moi une grande réserve, dès que nous n'avions en tiers que son frère, elle me traitait avec une familiarité qui souvent troublait ma raison. Auguste ne s'en apercevait pas, par la haute idée qu'il avait de la vertu de sa sœur ; il ne pouvait avoir la pensée qu'elle me tendait sans cesse des piéges où il fallait bien que je finisse

par tomber ; et ce fut le Comte qui, sans le savoir, y contribua. Il y avait, comme je l'ai dit, un très-beau jardin à l'hôtel de Chandor. Ce jardin avait une porte qui donnait sur une petite rue solitaire et fort étroite, parallèle à celle où était l'entrée principale de l'hôtel ; cette petite rue aboutissait à la mienne. Le Comte disait un jour à sa sœur : Si le Chevalier avait une clef du jardin, il n'aurait pas besoin de voiture pour venir ici. Il n'y a pas de ce côté à l'hôtel du Nord pour cinq minutes de chemin. Je croyais que la Marquise allait se récrier sur l'inconvenance de me donner ce moyen d'entrer secrètement chez elle, ne fit aucune réflexion, prit dans son secrétaire cette précieuse clef, et dit à son frère : En voici une dont je ne fais aucun usage, ne sortant jamais

à pied; tu peux la lui donner si cela te fait plaisir. Auguste prit la clef et me la donna. Je ne savais pas alors tout le prix de ce présent; je l'en remerciai; néanmoins, depuis lors, je m'en servis sans cesse pour aller et venir de l'hôtel du Nord à celui de Chandor. Les valets y étaient accoutumés, et comme c'était presque toujours pour aller chez Auguste, ne voyant la Marquise que très-rarement dans l'intimité, personne ne fit aucune observation. Célanie seule m'en parla. Et comme un jour que j'étais dans son salon, la clef du jardin de madame de Chandor tomba de ma poche, madame Sapinel la ramassa et me demanda quelle était cette clef; je le lui dis sans aucun mystère, car je n'en trouvais pas. Elle soupira et me dit : Alfred, ce n'est pas bien, vous

m'avez dit que vous aimiez une jeune personne que vous devez épouser, pourquoi avez-vous la clef du jardin de madame de Chandor? — Parce que son frère me l'a donnée. Il ne l'eût pas fait si sa sœur ne l'avait pas voulu. — Alfred, cette clef ouvrira pour vous le séjour d'une dangereuse et passagère félicité. Et vous vous reprocherez plus d'un jour d'en avoir fait usage. La tendre amitié que j'ai pour vous m'a fait faire des informations précises sur la marquise de Chandor, quand j'ai su que vous alliez habituellement dans sa maison. C'est la femme la plus artificieuse. si elle vous aime, elle perdra celle qui doit vous être unie; il ne sera rien qu'elle n'emploie pour empêcher votre mariage, et ce ne sera pas son coup d'essai. — Je ne pris tout ce que me

disait Célanie que comme l'effet de la jalousie que la Marquise lui inspirait ; et, loin de profiter de ses avis, j'en fis l'usage contraire à ce qu'elle espérait. Ils m'éclairèrent sur les sentimens de madame de Chandor, et je brûlai du désir qu'Estelle m'apprit enfin à quel usage elle m'avait donné cette bienheureuse clef. Je me promis de hâter la découverte de ce secret. Jusqu'alors je traversais le jardin sans m'y arrêter ; mais dès le lendemain de ma conversation avec Célanie, j'arrivai à neuf heures du matin dans le jardin ; c'était vers la fin de novembre ; il ne restait plus que quelques feuilles aux arbres. Les gazons étaient dépouillés de fleurs, et tout annonçait le deuil de la nature. Cependant, cette matinée n'était pas sans agrémens. Le soleil perçait le brouillard. Le temps

était calme et l'on pouvait, sans être soupçonné d'aucun dessein, se promener dans un très-beau jardin ; je me promenai donc quelque temps ; puis j'entrai dans un bosquet d'arbres verts qui était sous les fenêtres d'Estelle; je vis qu'elle était déjà levée, ce qui ne me surprit pas ; je savais qu'elle était très-diligente. Je n'avais pas fait deux ou trois tours d'allées, que j'entendis ouvrir la porte du boudoir de la Marquise, et je l'aperçus elle-même qui descendait. Incertain si elle m'a vu ou non, mon premier soin fut de me retirer dans un petit temple dédié à l'amour, qui se trouvait au milieu du bosquet et dont l'intérieur, où je n'étais pas encore entré, offrait à de tendres amans l'asile le plus délicieux ; des glaces artistement placées devaient y répéter les charmes de la

divinité de ce lieu. Des piles de coussins semblaient y avoir été portés par la mollesse. Le jour le plus doux invitait à la tendre confiance. Enfin, je ne cherche pas à m'excuser, je devais fuir; mais je ne sais pas si Caton en eût eu le courage. A peine étais-je dans cette voluptueuse retraite, qu'Estelle y entra, non sans jouer la surprise, même la crainte. — Alfred, qui pouvait si matin vous croire ici : en vérité cela est très-étrange; je ne sais si je ne devrais pas remonter chez moi. Si on venait. — On ne viendra pas, dis-je en me précipitant à ses genoux. Et je risquai un aveu qu'on parut écouter sans colère, mais auquel on opposa des devoirs, une réputation intacte. Je jurai que le mystère le plus impénétrable voilerait à tous les yeux mon bonheur. Estelle parut incertaine;

quelque bruit qu'elle entendit lui servit de prétexte pour m'ordonner impérieusement de la quitter; mais je ne pus douter que ma félicité n'était que différée. Je montai chez Auguste; et fus fort aise de ne le point trouver.

CHAPITRE XX.

Je revins à l'hôtel du Nord assez mécontent de moi : je sentais que ma folle passion pour la Marquise détruirait mon bonheur. Comme j'arrivais, ma bonne et sensible hôtesse ayant reçu pour moi une lettre de ma mère, me la remit en me disant : Voilà un talisman contre le charme de la clef. Je n'en ai pas besoin, répondis-je; mais je ne suis pas moins enchanté d'avoir des nouvelles de ma mère; j'en étais inquiet. Je pris ma lettre et montai chez moi, où je défendis à Valentin de laisser entrer qui que ce fût, pas même Auguste; et, dans le vrai, c'était lui que je crai-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

guais le plus de voir. Quant à la lettre de ma mère, je remis à l'ouvrir lorsque le tumulte des différentes passions qui m'agitaient serait calmé; enfin, je me déterminai à ouvrir ma lettre. Quel fut mon trouble, quand j'y vis ces mots :

« Madame la marquise d'Erlac, » toujours pleine de bontés pour toi, » mon ami, t'a enfin obtenu un congé » pour trois mois, à compter du premier janvier : la joie que j'en ressens est inexprimable, et je crois » que je ne suis pas seule à m'en réjouir; encore six semaines, et je » serrerai mon fils contre mon cœur. » Cette bonne madame d'Erlac quittera peut-être sa terre pour venir » passer ces trois mois-là à Bordeaux, » et sa nièce sera avec elle. Ah! mon » bon Alfred, que tu es heureux! et

» d'autant plus que je suis bien sûre
» que tu le mériteras toujours ».

Non, je ne le méritais plus; et le ciel commença le châtiment qu'il destine au parjure, en me faisant sentir combien la disposition de mon cœur empoisonnait le plaisir pur que la lettre de ma mère m'aurait fait goûter, si je n'avais pas manqué à mes sermens; car je ne pouvais douter que si je n'avais pas été aussi coupable que j'aurais pu l'être, ce n'était pas à moi que je devais l'imputer.

La Marquise m'avait défendu de venir chez elle passer la soirée; la lettre de ma mère m'en aurait ôté la volonté. Je me décidai donc à rester avec Célanie. Pour éloigner d'elle toute idée relative à la fatale clef, je lui fis part de la lettre de ma mère, et je lui nommai enfin l'objet de mes

chastes amours. Il est difficile d'être plus sensible que ne le fut Célanie à cette marque de confiance. Elle me félicita de bien bonne foi de ce doux accord entre le devoir et le sentiment. Vous serez heureux, me disait-elle; car je suis bien persuadée, à présent, qu'il n'est pas de vrai bonheur, quand la conduite n'est pas basée sur les principes d'équité naturelle.

Malgré l'état de mon âme, je passai une soirée fort douce avec mon amie. —Oui! mon amie; il n'en fut pas une plus sincère. Le lendemain, malgré la lettre de ma mère, les beaux raisonnemens de Célanie, et ce qui est plus fort, malgré l'amour que j'avais pour Méline, je me rendis dans le jardin. J'allai m'asseoir dans le temple, mais l'enchanteresse n'y vint pas. Je montai chez son frère, qui me dit

que sa sœur était souffrante. Nous descendîmes chez elle; elle avait l'air languissant, et le négligé lui allait à ravir. Elle me tendit une main d'une beauté parfaite. Je la baisai avec transport, et je fis encore trève avec mes principes. Elle m'engagea à déjeûner. Comment refuser cē qui me faisait tant de plaisir. La table fut mise près du lit de la Marquise. On vint avertir le Comte que le sergent de sa compagnie le demandait. Il nous quitta un instant. Emporté par le délire qu'elle me faisait éprouver, je lui exprimai la violence de mes transports. Elle me dit de les modérer. Mon Dieu! si mon frère rentrait. Ah cruelle! si vous eussiez consenti... Si ce temple...! Quoi! ne vous y retrouverai-je jamais! — Je le devrais. Son frère rentra. Nous passâmes encore quelque temps auprès du lit de la Marquise,

quand on annonça sa marchande de modes. Elle nous renvoya en disant, en riant, qu'un général habile ne laissait jamais connaître à son ennemi son plan d'attaque. Je l'assurai qu'elle n'avait pas besoin de madame Duchap (*) pour subjuguer tout ce qui l'approchait ; elle n'en exigea pas moins que nous la laissassions seul. Auguste me proposa une partie de cheval. J'envoyai chercher le mien, et nous allâmes nous promener à Vincennes. Il me ramena dîner chez sa sœur, qui se leva, et nous allâmes de là à l'Opéra. J'accompagnai Auguste chez M. le duc d'Orléans. Ce prince me traitait avec bonté ; car il était écrit que je n'échapperais à aucune sorte de séduction pendant le court espace que dura le songe de ma fortune.

(*) Célèbre modiste de ce temps.

CHAPITRE XXI.

Il n'y a que la fuite qui puisse garantir du péril, et j'étais loin d'employer cet antidote pour éviter celui que je courais auprès d'Estelle. Chaque jour je la voyais, et je découvrais en elle une grâce nouvelle. Je la comparais avec toutes les autres femmes que j'avais vues; et, si j'en excepte Méline, aucune n'en approchait; brûlé d'un feu que ses yeux attisaient sans cesse, je me sentais mourir. Chaque jour j'allais dans le temple de l'amour implorer la divinité qui en faisait le plus bel ornement; mais elle était sourde à mes vœux. Je lui écrivais les lettres les plus passionnées : elle ne

me les rendait pas ; mais elles restaient sans réponse. Enfin, décidé à tout tenter, un soir qu'elle avait donné un grand souper, j'ose lui remettre un billet au moment où on n'avait point encore fait les parties ; et sous prétexte que j'avais un mal de tête insupportable, je me retirai. Ce billet ne contenait que ces mots : *Mourir ou être à vous ; je ne quitterai point le jardin de toute la nuit, quelque chose qui puisse en arriver.* Et en effet, j'allai m'établir dans le kiosque, d'où je voyais tout ce qui se passait dans l'appartement d'Estelle. J'entendis sortir tout ce qui était chez elle, et il me parut qu'elle mit de l'empressement à rentrer dans sa chambre; des rideaux, jaloux de mon bonheur, ne me laissèrent d'autre jouissance que celle d'une imagination exaltée

par la passion la plus ardente. Enfin, les lumières s'éteignent ; une heure se passe ; je crois n'avoir plus à espérer : j'étais comme un fou ; je ne pouvais résister à mes transports. Enfin, je crois entendre quelque bruit, j'écoute : une faible lueur paraît à travers le feuillage ; elle avance ; je m'élance du kiosque au-devant des pas légers que j'entends.... Je saisis dans mes bras celle que mon âme avait devinée avant de l'avoir vue. La vivacité de mon action (peut-être les ailes de l'amour), éteint la bougie que tenait Estelle. La nuit est sombre ; je suis seul avec l'objet des plus ardens désirs ; je n'écoute rien ; je l'emporte dans le temple ; elle veut en vain se défendre. Je la pose sur le sopha ; elle demande grâce ; et j'allais peut-être, rougissant de mon audace, commander à mes transports, quand

elle me dit : Cruel! vous profitez de mon imprudence, de l'obscurité qui nous environne, de l'heure qui ne me laisse que peu d'espoir de vous échapper; mais croyez, cependant, que je saurais encore résister à ces dangers, si l'amour dont je brûle pour vous.... Je ne la laissai point achever, et je crus alors goûter la félicité la plus grande qu'un mortel pût connaître. Estelle recommença ses prières, pour qu'au moins je ne la compromisse pas : la nuit était avancée; elle me demanda, au nom de l'honneur, de la quitter. Avait-elle le droit de le réclamer? N'importe; j'obéis, et me retirai avec une extrême précaution. Il était trois heures du matin quand j'arrivai à l'hôtel du Nord, et je n'ai jamais su si Célanie en avait soupçonné la raison.

Madame de Chandor venait assez

souvent offrir ses vœux à la divinité du temple, dont elle m'avait nommé le ministre; mais c'était avec une prudence, une adresse qui me surprenait toujours. Jusqu'alors nous n'avions pas osé nous risquer dans l'ombre de la nuit, et la première fois cependant que nous comptions nous réunir pendant les ténèbres, je pensai y courir un danger d'autant plus grand, qu'il aurait perdu la Marquise, et peut-être coûté la vie à son frère ou à moi.

Le Comte devant aller monter sa garde à Versailles, j'avais déjeûné avec lui chez sa sœur, et au moment où je la quittais, en prenant mes gants que j'avais posé sur un guéridon, je sens qu'il y avait un billet dans un des deux. J'étais accoutumé à cette manière de recevoir le mot d'ordre, de sorte que je ne faisais point de gau-

cherie. Le billet portait : *A minuit, dans le bosquet.*

La Marquise, femme à précautions extrêmes quand son frère était de garde, ne donnait point à souper ; ainsi, je ne devais point venir le soir, mais ce rendez-vous me faisait espérer un bonheur dont je n'avais pas encore joui. Je me doutais que notre conversation ne se passerait pas dans le temple ; que l'on m'offrirait un asile plus sûr, et où tout me promettait le plus tendre abandon. On m'avait déjà dit que ce serait pour la première fois qu'Augute serait absent. Je ne pouvais donc point douter de la félicité qu'Estelle me réservait ; et oubliant tout ce qui aurait dû me faire rompre ces chaînes dangereuses, je passai tout le jour dans une ivresse qui me rendait bien coupable avec Méline ; mais

je me disais : elle l'ignore, et l'ignorera toujours ; je suis loin d'elle, et bien des années se passeront encore sans que je sois son époux ; que lui importent ces momens qui ne m'empêchent pas de l'aimer plus que ma vie. Rassurant ainsi ma conscience, je ne m'occupai que de mon rendez-vous. Je passai la journée à l'hôtel du Nord, et Célanie profitait de l'impossibilité où j'étais d'aller chez madame de Chandor avant l'heure indiquée ; mais il fallait motiver la raison qui me tiendrait absent une partie de la nuit. Un bal me servit de prétexte. On en donnait un chez l'ambassadeur de Portugal. Je m'étais, avant de rentrer, procuré un billet ; je le fis voir à madame Sapinel, et il lui parut simple que je restasse chez moi jusqu'à près de minuit. A onze heures trois quarts

je monte en voiture et me fais conduire à l'hôtel de l'ambassadeur. Je descends et donne ordre à mes gens de rentrer, en disant que je prendrais une voiture de place pour revenir. J'avais un domino et un masque noir; il y avait cent personnes masquées de même; ma taille n'avait rien de remarquable; j'entre dans la salle du bal; je fais le tour et ressort aussitôt, en prenant en effet une modeste voiture de louage; je me fais conduire au bout de la rue où était la porte du jardin, et donne ordre au cocher de m'attendre. J'avais ma clef, j'entre, et je trouve dans le temple Estelle, qui hésite à m'accorder ce qu'elle m'avait promis; j'insiste; elle cède enfin. L'amour nous conduit et se charge de faire les honneurs du palais de l'hymen, trop accoutumé, hélas! aux espiégleries de

son frère. Il fallait que l'on me vit au bal : ainsi, avant trois heures, ma prudente maîtresse m'engagea à me retirer ; et chose assez rare lorsque l'amour couronne depuis un mois les vœux de l'amant fortuné, ces trois heures m'avaient paru si courtes, que je croyais que les pendules étaient d'accord pour me tromper. Mais, Estelle, qui était sûre de leur exactitude, m'ordonna de la quitter. Il fallut bien obéir. Je descends le perron, traverse le bosquet et va droit à la porte du jardin. J'allais l'ouvrir, quand j'entends mettre une clef dans la serrure.

J'avoue que ma première pensée fut que je n'étais pas le seul à qui Estelle avait donné la clef du jardin. La jalousie me saisit à un tel point, que j'étais décidé à l'éclat le plus terrible plutôt que de laisser pénétrer jusqu'à

Estelle celui que je croyais mon rival. Je me donne à peine le soin de me cacher, quoique la lune vint de se lever, et pouvait servir à faire distinguer les objets. Je vois un homme en domino. Je suis prêt à m'élancer sur lui pour le saisir, quand il est suivi par un autre masque beaucoup plus petit et plus mince; et ma surprise augmente lorsque j'entends une voix qui m'était parfaitement connue, dire: Ne crains rien, chère Aglaée; ma sœur est parfaitement endormie; viens dans ce temple consacré à l'amour : viens. La jeune personne se soutenait à peine. Auguste, car c'était lui, la prend dans ses bras et la porte jusqu'au pavillon, où je le vis distinctement entrer. Heureux d'avoir échappé au danger où la jalousie m'avait entraîné; je me hâte de sortir, et regagnant ma voiture,

je me fais conduire chez l'ambassadeur, où je restai malgré que j'eusse autant aimé rentrer chez moi. Mais je voulais voir si Auguste y reviendrait ; en effet, vers cinq heures du matin, comme j'étais assis sur une banquette tenant mon masque à la main, je vis entrer dans une des salles du bal les deux dominos du jardin de l'hôtel de Chandor. J'aperçus qu'Auguste m'évitait, et comme j'étais fort aise qu'il sut que j'étais au bal, je m'attachai à ses pas, et le forçai de lier conversation avec moi, feignant de ne pas le reconnaître. Je lui racontai de fausses aventures de bal qui m'avaient occupé, disais-je, une partie de la nuit. Auguste, qui n'était pas certain de n'avoir pas été reconnu, me dit à l'oreille : Mon cher Alfred, je compte assez sur vous, pour vous

prier de ne pas dire à une belle dame de votre connaissance et de la mienne, que vous m'avez vu ici. — Et comment le dirais-je, puisque vous n'avez pas voulu me dire votre nom et celui du joli masque auquel vous donnez le bras. — Oh ! pour celui-là c'est impossible ; quant au mien, vous le saurez demain matin. Adieu ; laissez-moi je vous prie. Je ne voulus point l'embarrasser plus long-temps. Je quittai le bal, et revins à l'hôtel du Nord.

CHAPITRE XXII.

Le lendemain matin, en effet, Auguste vint chez moi. Mon ami, me dit-il, m'avez-vous reconnu hier? — Sans aucun doute. — Je vous en supplie, ne le dites pas à ma sœur; c'est une aventure très-brillante, mais qui me perdrait si on pouvait savoir le nom de cette charmante personne. Je retourne à Versailles; si vous entendez dire à quelqu'un que j'étais au bal, niez-le effrontément. — Volontiers. — Vous êtes heureux, Alfred; ce sexe qui trouble l'univers ne nuit point à votre tranquillité; pour moi, il me subjugue sans cesse; et j'ai beau faire des projets de sagesse, il m'y fait

toujours manquer. Mon Dieu! il est plus de onze heures, et il faut que je sois à midi au Château. Je lui souhaitai toute sorte de bonheur, et ne pus m'empêcher d'admirer combien le mien avait été grand, en n'ayant pas été rencontré par le Comte dans le jardin.

Frappé de ce danger, je crus qu'il était indispensable que je fisse part à la Marquise de cet événement : j'y allai donc à l'heure du déjeûner. Je traversai le jardin comme j'avais coutume; la Marquise y était. Elle fut surprise de me voir. Je lui dis ce qui m'amenait. Elle frémit du danger que nous avions tous couru, et convint qu'il ne fallait plus s'exposer dans des scènes de nuit, qui ne laissent aucun prétexte : elle n'en fut pas moins offensée que son frère se permît d'ame-

ner chez elle sa maîtresse, et regretta que la crainte de me compromettre ne lui permît pas de s'en plaindre.

Cette aventure suspendit nos rendez-vous; il ne nous restait d'autres momens que ceux dus au hasard de nous rencontrer seuls pendant le jour. Cette contrainte prolongea mon illusion, et je ne voyais pas sans une sorte de chagrin que j'allais être obligé de m'éloigner de la Marquise pendant trois mois; aussi, était-ce de très-bonne foi que je lui témoignai toute ma peine. Elle le crut, et m'assura qu'elle ferait l'impossible pour faire le voyage de Bordeaux, sous le prétexte d'aller voir sa vieille cousine. J'étais fâché de la quitter; mais je sentais que sa présence à Bordeaux me gênerait. Cependant, je ne pouvais l'en dissuader; il fallut donc abandonner à la desti-

née ce voyage, et me préparer au mien. La Marquise me reçut encore la veille dans le temple, et me fit jurer de lui conserver mon amour. Je le promis, et je savais bien qu'il n'en serait rien; que près de Méline, je reprendrais bientôt tout le feu dont elle avait embrasé mon âme, et que j'oublierais Estelle. Mes assurances d'amitié, au moment où je me séparai d'Auguste, furent bien plus sincères. Je l'engageai à venir à Bordeaux. Impossible, me dit-il; celle que vous avez vue au bal est encore en France; je ne veux rien perdre d'un bien qui ne me sera que trop tôt et pour toujours enlevé. Je compris que celle qu'il aimait était une Princesse étrangère, et je n'en ai jamais su davantage.

CHAPITRE XXIII.

Mon voyage fut fort heureux, et j'arrivai le quatrième jour à six heures du soir. Il faisait un froid très-vif, et cependant ma mère était restée constamment à la fenêtre. Dès que je l'aperçus, je me précipitai de ma voiture pour me jeter dans ses bras. Nous nous tînmes plusieurs minutes serrés l'un contre l'autre, sans pouvoir prononcer un mot. Enfin, ma mère dit : Ah ! c'est toujours mon Alfred, toujours tendre, aimant. Il est fort bien, disait mon père, que j'avais aussi embrassé. Ils m'emmenèrent dans la salle à manger où le couvert était mis depuis trois heures.

— Quoi ! vous n'avez pas dîné. — Non, dit mon père; est-ce qu'il y aurait eu moyen avec ta mère ? depuis ce matin la tête lui tourne. Peux-tu croire que depuis quinze mois que je ne t'ai vu, je puisse me priver volontairement du plaisir de dîner avec toi !

Ma mère paraissait enchantée de me revoir. Elle faisait remarquer à mon père, avec orgueil, combien le séjour de Paris avait changé en mieux ma tournure. J"en conviens, disait mon père; mais je voudrais qu'au lieu d'avoir acquis ces grâces dont vous faites tant d'état, il eût même perdu celles qu'il avait quand il nous a quitté. — Et à quoi bon ? — A ce qu'il n'eût pas pris un parti dont il se repentira un jour, et il ne sera plus temps. — Mon ami, nous irons de-

main à Erlac, la Marquise nous attend. — Oh ! cela est bien pressé, il ne pourrait pas me donner cette première journée. — Qui vous empêche d'y venir ? — J'irais donner, par ma présence, mon assentiment à la plus haute des folies, marier deux enfans. — Mais qui parle de mariage. — Qui en parle, toutes vos actions. Est-ce que je ne vous ai pas vue depuis dix-huit mois, passer votre vie avec tous ces gens-là ; aller sans cesse à Blari chez des personnes fort respectables, mais que vous n'eussiez pas voulu voir s'ils eussent été mes amis. Une famille pauvre. Que n'auriez-vous pas dit, si je vous les avais présenté comme devant en faire votre société ? Quel ridicule n'eussiez-vous point versé sur eux ? Mais parce qu'ils ont une fille, que madame d'Erlac s'est mis dans la tête

de marier à Alfred. — Je ne sais où vous prenez de semblables visions. — C'est aussi une vision, quand je dis que vous avez eu cette petite Méline pendant six semaines chez vous. — Vous la trouviez aimable. — J'en conviens, elle est charmante. — Ah! mon père, puisque vous la trouvez telle, s'il était vrai que ses parens voulussent me la donner, pourquoi vous opposeriez vous?..... — Parce que c'est une folie de se marier si jeune, d'épouser une femme sans fortune, d'une naissance au-dessus de la vôtre... qu'enfin, ce mariage ne me convient pas, et je vous défends d'y penser. — Ah! mon père, pardonnez-moi; mais il me semble que vous avez pris une manière bien opposée à vos désirs: j'ignorais que les parens de Méline voulussent consentir à mon bonheur,

et vous me l'apprenez ; vous dites que Méline est charmante : ce consentement et cet éloge peuvent-ils s'éloigner de mon souvenir; et ne dois-je pas espérer qu'un jour vous vous laisserez toucher par ma constance ? — Ce que vous dit là votre fils est très-raisonnable : jusqu'à présent, je lui avais caché mes arrangemens et ceux de la Marquise ; mais puisque vous les lui avez appris, souffrez que je lui en parle : Oui, mon fils, ce mariage est arrêté ; mais il n'aura lieu que dans quatre ans. — Ah! ma mère, il est donc vrai que je pourrais épouser Méline? Mon père! laissez-moi l'espérance que vous y consentirez. — Jamais. — Monsieur de Moncy, reprit ma mère d'un ton grave, il me semblait que vous aviez de l'amitié pour moi ; que vous me teniez quel-

que compte de l'attachement que j'ai pour vous; mais je vois que je me suis trompée: je vais écrire à madame d'Erlac que vous vous opposez formellement à nos projets; et que le désespoir de votre fils, mon propre chagrin, tout cela vous est fort égal... Eh... faut-il que j'écrive? dites, monsieur, le faut-il?... Mais aussi je vous proteste que, ne pouvant supporter le désagrément que cette affaire me causera, je pars sur-le-champ pour Paris, je me mets à l'abbaye Saint-Antoine, dont ma tante est supérieure, et que Bordeaux ne me reverra jamais. Faut-il que j'écrive? dites, monsieur, dites?.... Et elle mit son mouchoir sur ses yeux..... Mon père, qui crut que ma mère pleurait, et que réellement elle voulait partir pour Paris, lui prit la main avec tendresse

et lui dit : Éléonore, vous savez bien faire tout ce que vous voulez; car en me disant que vous vous éloignez de moi si je m'oppose à vos desseins, c'est me dire qu'il faudra bien que j'y cède, quelque éloignés qu'ils soient de mon opinion, puisque sans cela je mourrais loin de vous. Ma mère ôta son mouchoir de devant ses yeux : son regard avait quelque chose de si touchant, que je conçus que mon père n'eût rien à lui refuser. Mon ami, dit-elle, cessons donc de nous tourmenter. Vous voyez que le temps fixé pour ce mariage se rapproche entièrement de vos idées : la jeune personne aura vingt ans, Alfred vingt-quatre; ainsi, ils seront raisonnables l'un et l'autre. — Oh ! très-raisonnables; mais, enfin, c'est moins insensé que si on les eût mariés dans ce moment-ci;

du reste, comme vous avez pris tous vos arrangemens sans moi, trouvez bon que, jusqu'au moment de conclure, je garde dans cette affaire le plus parfait incognito : il sera temps de donner mon consentement au moment de la conclusion. — Mon Dieu! oui, dit ma mère; tout ce que je vous demande, c'est que si, par hasard, madame d'Erlac et M. d'Érigny vous parlaient de ce mariage, de ne pas démentir ce que je leur ai dit, que vous y donniez votre consentement. — C'est en cela que vous avez eu grand tort. — C'est à vous, mon ami, que vous pouvez vous en prendre : accoutumée à n'avoir avec vous qu'un cœur et qu'une âme, ai-je pu croire qu'une chose qui fait mon bonheur, celui de mon fils, vous pussiez vous y opposer.... — Ah! enchanteresse, vous

savez bien toujours avoir raison : allons, faisons la paix; je ne dirai rien qui contrariera ce que vous aurez pu dire. Je me jetai dans les bras de mon père; je ne savais comment lui témoigner ma reconnaissance. Il me repoussait doucement; il paraissait embarrassé vis-à-vis de moi de sa faiblesse et me dit : Je cède aux vœux de votre mère; mais n'oubliez pas que je ne donnerai officiellement mon consentement que dans quatre ans. Je trouvais ce terme quatre siècles; mais, malgré cela, j'étais heureux d'avoir acquis, depuis mon arrivée, la certitude de mon mariage, et celle que mon père ne s'y opposerait pas.

Le reste de la soirée fut fort agréable. Ma mère répara par mille grâces le moment de chagrin qu'elle avait donné à mon père, et lui offrit même de re-

tarder de deux ou trois jours son voyage à Erlac. Non, dit mon père; puisque les choses en sont là, il ne serait pas poli de paraître si peu empressé. J'étais bien de cet avis; car revoir Méline était ce que je désirais le plus; et surtout la revoir avec la certitude d'être son époux, me paraissait une félicité au-delà de toute expression. Il fut donc convenu que nous déjeûnerions avec mon père, l'abbé Dervaux, M. Allin, et qu'ensuite nous monterions en voiture pour nous rendre, ma mère et moi, chez la Marquise.

CHAPITRE XXIV.

Dès que je fus seul dans mon appartement, je me livrai à tout le charme d'un amour heureux; car je ne pouvais douter que Méline ne partageât pas mes sentimens : tout ce que ma mère m'avait raconté d'elle me prouvait que je n'étais pas oublié, et je me faisais la plus touchante félicité de revoir celle à qui ma vie devait être unie. Je trouvais qu'attendre quatre ans était bien long; mais je me flattais que j'obtiendrais de mes parens d'abréger ce temps : dans l'ivresse où la certitude de mon bonheur me jetait, je ne pensais point à madame de Chandor. Lorsque le véritable amour oc-

cupe les puissances de l'âme, il écarte tout ce qui n'est que l'illusion du plaisir; et quelque belle que fût Estelle, son image ne pouvait soutenir le parallèle avec celle de la vertu, sous les traits de Méline.

On pense bien que la longueur de la nuit me parut insupportable; je sonnai Valentin qu'il ne faisait pas encore jour. Nous ne devions partir qu'à dix heures; et sachant qu'il en était au plus cinq, je ne m'en fis pas moins coiffer. Je sortis que l'on pouvait voir à peine à se conduire dans la rue; mais j'étais sûr de trouver l'abbé Dervaux déjà levé : il eut une grande joie à me revoir. Je lui racontai de la vie que je menais à Paris, tout ce que je pouvais en dire. Il me vit si amoureux de Méline, qu'il ne douta pas que ses avis m'avaient ga-

ranti de la séduction de madame de Chandor. Nous n'en parlâmes point; mais beaucoup du Comte, dont le caractère, d'après ce que je lui disais, lui plut infiniment. Je fus deux heures avec ce précieux ami, et je le ramenai avec moi chez mon père. Ma mère n'était pas encore levée. Nous entrâmes chez M. de Moncy, à qui l'abbé fit compliment de mon retour; et lui parla de moi avec l'indulgence de l'amitié, ou plutôt avec l'aveuglement d'un maître qui s'admire dans son élève, quelque peu admirable qu'il soit.

Il y avait à peu près une demi-heure que nous étions dans le cabinet de mon père, quand Allin y entra. Il vint à moi les bras ouverts. Je me serais volontiers détourné pour ne pas l'embrasser, tant cet homme me dé-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

plaisait. Hélas! pourquoi ne faisait-il pas éprouver le même sentiment à mon père et à ma mère? Je pris néanmoins sur moi de répondre à l'accueil qu'il me faisait; mais je me sentais mal à mon aise. Ma mère descendit; on servit le déjeûner, ce qui me tira d'embarras.

La conversation ne roula que sur moi, sujet qui ne m'intéressait guère. Allin ne put cependant se dispenser d'y mêler quelques lamentations sur la rareté de l'argent, la hausse des denrées, la difficulté de placer sûrement ses fonds. Il cita deux ou trois maisons de Bordeaux des plus renommées, et dit que l'on craignait qu'elles ne manquassent. Enfin, ce maudit homme avait l'art funeste d'altérer les plus douces jouissances; il semblait, qu'incapable de connaît re le charme

de l'amitié, il ne voulait pas que les autres pussent en jouir.

Enfin, l'heure du départ arriva. Mon père me fit quelques plaisanteries sur mon impatience; mais d'une manière qui me prouvait qu'il avait pris son parti de ne point contrarier ma mère dans ses projets. Il nous fit promettre de ne pas être plus de huit jours; car tu sais bien, Éléonore, ajouta-t-il, que sans toi la vie m'est insupportable. Je te montre ma faiblesse, tu en abuses, c'est dans l'ordre; mais toujours point de mariage avant quatre ans. — Non, je vous le promets. Elle se laissa embrasser de bonne grâce, et nous montâmes en voiture. De ce moment, jusqu'à celui où nous aperçûmes les tourelles du château d'Erlac, nous ne parlâmes que de Méline.

Comme le cœur me battait en arrivant à Erlac! J'aurais voulu courir me précipiter à ses pieds; mais le respect me retint; je donnai le bras à ma mère pour descendre de voiture. J'entrai dans le salon; nous n'y trouvâmes que l'abbé Lebrun : la Marquise était fort souffrante, et ne quittait pas sa chambre depuis huit jours; Méline était auprès d'elle.

Un moment après, je vis entrer un très-beau jeune homme, à peu près de mon âge. Il me fit éprouver un sentiment de jalousie dont je ne fus pas le maître, et qui dura jusqu'au moment qu'il dit à ma mère que sa tante le chargeait de lui faire des *excuses*, si elle n'était pas encore descendue; mais que la goutte ne lui permettait pas de marcher. Ma mère dit qu'elle allait monter. — Ma tante

va se faire conduire ici dans peu d'instans. — Je compris que ce beau jeune homme n'était autre que le frère aîné de Méline; et alors, je me sentis pour lui autant d'amitié que dans le premier instant il m'avait inspiré de haine. Oserais-je, lui dis-je, vous demander des nouvelles de votre famille? Édouard, qui savait ce que nous devions être l'un à l'autre, parla de tout ce qui l'intéressait avec la plus grande sincérité. Il m'apprit qu'il venait d'entrer dans la marine, et que madame d'Erlac lui avait fait une pension de 1200 francs, ce qui le mettrait à même de se soutenir au service. Je sus gré à la Marquise de cette bonne action. Les deux petites, dit-il, sont placées à Saint-Cyr.

Édouard ajouta que sa mère n'avait pu se séparer de ses enfans sans une

grande douleur ; mais il a fallu céder aux ordres de ma tante, qui a signifié que si on n'acceptait pas ces honorables secours du Gouvernement, qu'on n'avait plus rien à espérer d'elle ; qu'elle renverrait même Méline, et ne voudrait plus entendre parler d'aucun de nous. Il a bien fallu que ma mère se résignât. Il est si peu de gens qui sachent vraiment obliger. Quoique ma tante soit très-riche, et n'ait qu'un fils, gouverneur de Pondichéry, qui a une fortune immense, elle veut toujours s'en remettre le plus qu'elle peut au Gouvernement pour nous servir ; et si on refusait quoi que ce soit, il faudrait renoncer à en obtenir jamais le moindre service. Elle exige que mon jeune frère soit dans l'état ecclésiastique ; elle lui a obtenu une place au séminaire de Poitiers, dont

l'évêque est son parent. La seconde de mes sœurs sera, dit elle, abbesse; elle voulait qu'elle entrât déjà au noviciat; mais heureusement ma mère n'a pas voulu encore y consentir; tout cela la désespère. Mon père, au contraire, qui meurt d'inquiétude de ce que nous deviendrons après sa mort, approuve tous les plans de sa tante, et il faut bien que ma mère y consente; car elle n'a jamais osé résister à mon père en la moindre chose. Que je me trouvai heureux que les projets de madame d'Erlac fussent d'accord avec mon amour! Je remerciai bien sincèrement Edouard de la confiance qu'il me témoignait, et je l'assurai de mon attachement le plus sincère.

Il me dit que madame d'Erlac le faisait entrer dans la marine, pour l'envoyer dans l'Inde auprès de son

fils. Je sais que c'est le chemin d'une grande fortune; mais m'éloigner de ma mère et de mes sœurs, pour de longues années, est pour moi une sensible peine.

La redoutable tante arriva enfin dans le salon, portée par deux de ses gens, qui la posèrent sur une chaise longue où elle s'établit. J'espérais voir, au même instant, ma bien-aimée, mon cœur volait au-devant d'elle; mais elle n'avait pas eu la permission de paraître aussitôt, parce que madame d'Erlac voulait me voir, me questionner tout à son aise; au lieu que l'on imaginait bien que si Méline eût été là, je n'aurais été occupé que d'elle. Après donc que la Marquise eut fait mettre sur sa chaise longue ses deux chats, ses deux chiens, et dit quelques mots de tendresse à ses

perroquets, qui étaient avant elle dans le salon, il me fallut répondre à l'interrogatoire le plus exact. Je ne pouvais m'empêcher de sourire, quand la Marquise célébrait la haute vertu de madame de Chandor. Enfin, après une heure du plus insupportable ennui, la Marquise voulut bien sonner, et faire dire à Méline de descendre.

Ah! qui peindra ma joie, mon ivresse, en revoyant l'idole de mon cœur encore embellie, et qu'un trouble enchanteur rendait si intéressante, qu'il m'est impossible de me rappeler ce moment sans ressentir encore circuler dans mes veines le feu qui, dans cet instant, embrasa mon âme, sans qu'il me fût possible de me permettre d'exprimer l'amour dont mon cœur était plein.

Ma mère se leva, alla au-devant de

Méline, la prit dans ses bras, la couvrit de baisers. Méline répondit à ses caresses avec le plus aimable abandon. Et moi, dis-je enfin, vous ne me parlerez donc pas après dix-huit mois d'absence? — N'est-ce donc rien vous dire, que de témoigner tant de tendresse à celle qui vous est si chère? Il fallut relever les oreillers de la chère tante, et s'asseoir au pied de sa chaise longue, comme elle en avait reçu l'ordre. Allez, messieurs, nous dit madame d'Erlac, jouer au billard. Le neveu, qui savait que cela voulait dire: vous me gênez, m'emmena, quoique je n'en eusse pas grande envie. Je vis que Méline me regardait tristement; mais il n'en fallut pas moins sortir du salon.

Dès que madame d'Erlac se vit seule avec ma mère, sa nièce et l'abbé

Lebrun, elle parla ainsi à sa nièce : Je viens de me convaincre que l'éducation, les exemples les plus respectables ne servent à rien ; et que la violence des passions l'emporte sur les leçons de retenue, de modestie qu'une jeune personne reçoit à chaque instant.... — Ma tante. — Taisez-vous, et écoutez-moi.

Je devrais, mademoiselle, vous faire les plus vifs reproches de votre faiblesse. Quoi, sans que vous connaissiez les intentions de vos parens, vous osez ouvrir votre cœur à un sentiment que rien n'autorise. — Ma tante. — Ne m'interrompez pas. Demandez à M. l'abbé Lebrun ce qui est destiné à celles qui s'abandonnent à leurs passions ; elles sont punies dans ce monde et dans l'autre. Ma mère était sur les épines; c'est d'elle

que j'ai su les détails de cette singulière conversation. Elle voyait cette pauvre Méline dans l'état le plus pénible ; elle prit sur elle de venir à son secours. Soyez sans inquiétude, ma chère petite ; votre chère tante est la bonté même, et tout ceci finira bien. Méline, qui étouffait, ne put résister à son attendrissement, et vint se jeter dans les bras de ma mère en fondant en larmes. — Nouvelle preuve de votre fatale passion à laquelle cependant il faut bien mettre un frein. Répondez-moi à présent : vous aimez donc bien éperduement Alfred.... Voyez si elle parlera. Je ne pouvais, il n'y a qu'un instant, la faire taire : je l'interroge, elle ne répond pas.

Méline, cachant son beau visage dans le sein de ma mère, répondit de manière à ce qu'on pouvait à peine

l'entendre. — Oui, ma tante. — Eh bien ! qu'en arrivera-t-il à présent, si ce n'était pas mon intention et celle de votre père de vous le donner? — Je mourrais. — Je mourrais, la belle solution; on ne meurt point, mademoiselle : mais on se conduit mal, et si on meurt, c'est de honte, de désespoir; on est abandonné de sa famille, des ministres du Seigneur, et on meurt dans l'impénitence finale. — Mon Dieu, ma tante, j'espère bien que rien de tout cela n'arrivera. — Non, parce que par un bonheur dont vous n'êtes pas digne, les arrangemens de votre père et les miens sont de vous marier avec l'objet de votre belle passion. — Cela est-il vrai, ma bonne amie, dit Méline en jetant sur ma mère qu'elle tenait toujours embrassée, un regard céleste. — Oui

mon enfant. — O ! madame, quelle félicité peut être comparable à la mienne? — Je crois, mademoiselle, que vous auriez dû me remercier avant que de vous livrer à cette folle joie. — Ma tante, si j'osais je vous remercierais de bien bon cœur; mais vous avez l'air si fâchée contre moi. — Demandez à monsieur l'abbé Lebrun, si je n'aurais pas sujet. — Je n'en puis disconvenir, madame; mademoiselle Méline a tort, reprit le saint homme, mais à tout péché miséricorde; il faut espérer que le sacrement de mariage purifiera tout ce que l'amour de mademoiselle Méline pour monsieur de Moncy a de s.... — Oui, oui, monsieur l'abbé a raison, et ma jolie bru sera dans le mariage un véritable ange. Allons, ma petite, embrassez votre chère tante qui vous aime beaucoup.

Méline alla se mettre à genoux près de la chaise longue de sa tante, qui l'embrassa en disant : C'est à la considération de l'abbé et de madame de Moncy, car vous m'avez éminemment manqué de respect en aimant sans ma permission. Méline en convint ; promit que cela ne lui arriverait plus, et sa tante l'ayant fait asseoir, reprit : Vous n'avez rien sous le soleil ; ainsi, sans mes bontés, vous n'eussiez jamais été mariée. Je ne veux pas néanmoins que vous soyez à charge à votre mari. Je vous assurerai par votre contrat de mariage 3000 francs de pension viagère. Je vous donne tous mes diamans, parce que mon fils est à la source, et il pourra en donner de plus beaux que les miens à celle qu'il choisira ; de plus ma toilette de vermeil, mes dentelles. Si

mon fils revient de l'Inde avec une fortune assez considérable pour se passer de la mienne, je vous en laisserai la plus grande partie; mais je ne promets rien sur cela, parce que les événemens sont si incertains dans le pays qu'il habite, que mon fils peut avoir besoin de mes biens. Ma mère approuva la justice de ces dispositions; l'assura que pour son fils, il ne voulait que Méline, et qu'assez riche pour la faire jouir de tous les agrémens de la vie, il ne comptait en aucune manière sur la fortune de cette aimable personne, dont la dot était ses charmes et ses vertus. Méline remercia tendrement sa tante et ma mère, et ne désirait qu'une chose: c'était qu'il me fût permis de lui peindre mes sentimens; et à elle de m'assurer de sa tendresse. Ce qu'elle

n'eût pu espérer de la bonté de sa tante, elle l'obtint d'une humeur sauvage et de scrupules bizarres. Quand on eut gardé un instant le silence, la Marquise reprit : C'est un fort grand péché d'après le dixième commandement, de désirer celle qui ne doit pas être votre femme; comme à une jeune fille de vouloir plaire à celui qui ne doit point être son mari. Je crois fort que vous et surtout Alfred êtes très-coupables de cette offense; et pour en détruire le principe, en sanctifiant le but de vos désirs mondains, je pense qu'il est nécessaire d'apprendre aujourd'hui même à Alfred que Méline lui sera unie par les nœuds sacrés du mariage dans quatre ans, et qu'ainsi il doit la regarder dès ce moment comme sa légitime épouse. Ma mère fut de cet

avis ; et le vif incarnat des joues de Méline, la douce vivacité de ses regards, tout peignait en elle le bonheur qu'une semblable proposition faisait naître dans son âme.

Madame d'Erlac sonne et nous fait dire de rentrer. Nous nous rendons aux ordres de la Marquise. Mon neveu, dit-elle en adressant la parole à Edouard, je suis bien-aise, avant que vous partiez pour l'Inde, de vous apprendre que j'ai disposé, avec le consentement de votre père, de la main de votre sœur. Je ne pus m'empêcher de frémir ; je craignais qu'un autre.... Madame d'Erlac ne me laissa pas le temps de me livrer à mes cruelles inquiétudes. C'est M. de Moncy, dit-elle, qui sera son époux. A ces mots, sans en entendre davantage, je tombe à genoux près de son lit de repos. Je

saisis sa main, je la presse dans les miennes, je la baise avec un respect, une reconnaissance dont, pour la seule fois de sa vie, elle fut touchée. Relevez-vous, bon jeune homme, me dit-elle, et embrassez celle que je vous donne. Qui peindra la joie, le ravissement dont mon âme fut enivrée dans ce moment de délices; il ne s'effacera jamais de mon imagination; l'amour peut m'offrir un jour un triomphe plus complet, mais il n'aura point pour moi l'ineffable volupté de ce chaste baiser pris sur les joues brûlantes de ma bien-aimée. O ! vertu, tu es donc seule digne de nos hommages; et sans toi, on trouve le plaisir, mais point de vrai bonheur. J'embrassai la Marquise, ma mère, Edouard, et même l'abbé Lebrun. Je ne savais plus ce que je faisais. Méline n'était pas beau-

coup plus à elle. Ma mère, ma bonne mère, partageait nos transports. Ah ! pourquoi ne fûmes-nous pas unis à cet instant ? De combien de malheurs n'eussions-nous pas été préservés ? De froids calculs présidèrent à nos destinées et les rendirent les plus malheureuses qu'on pût imaginer. Cependant, à cet instant rien n'empoisonna notre félicité ; nous ne désirions rien de plus : Méline, par l'ignorance absolue d'un plus grand bonheur ; moi, parce qu'il me semblait que les jouissances que j'avais dues à Estelle ne pouvaient avoir rien de commun avec la modeste Méline. J'ignorais alors ce que la pudeur ajoute de charme. Edouard se félicit aavec franchise de m'avoir pour frère ; trouva cependant quatre ans bien longs ; et ne s'en consolait, disait-il, qu'en pensant qu'il serait peut-être

de retour de l'Inde pour l'instant de notre mariage. — Non, non, monsieur, il faut que vous restiez dix ans à Pondichéri; on fait grand'chose en quatre ans. Il faut assurer dans ce pays votre fortune, vous mettre à l'abri vous et votre famille de la pauvreté. Edouard ne répondit rien; cela eût été inutile; mais il se promettait, dans le fond de son âme, de n'être pas dix ans sans voir sa mère et ses sœurs.

CHAPITRE XXV.

Après ce consentement, on nous laissa librement nous entretenir de notre mutuelle tendresse. On n'exigeait rien autre chose de nous, que d'avoir toujours des témoins, et nous ne les redoutions pas. L'innocence de Méline était pour moi un si rare trésor, que je n'eusse pas voulu pour rien au monde la ternir; et jamais il ne me vint à l'esprit de lui demander la plus légère faveur, ou plutôt tout pour moi près d'elle était des jouissances délicieuses. Nous étions dans les derniers jours de l'automne; et le soleil, dans ces belles contrées, réchauffait encore l'horizon: nous en profitions pour faire de lon-

gues promenades avec ma mère. Si un ruisseau dans la prairie arrêtait notre marche, je le franchissais le premier, et tendant la main à Méline, elle y posait la sienne : que ce moment était doux. Quand je cueillais des fleurs, et que je la voyais s'en parer, puis me les rendre le soir pour que je lui en donnasse le lendemain de nouvelles, croyez-vous que je n'étais pas heureux. Un ruban qui avait touché son cou d'albâtre était un trésor. Si ma mère nous accompagnait un duo, qui peindra la sensation délicieuse que j'éprouvais lorsque le son de la voix de Méline et de la mienne s'unissant, faisaient vibrer l'air, et semblait rendre sensible l'union de nos âmes. Ainsi se passèrent ces huit jours, les plus beaux de ma vie. Il fallut néanmoins retourner à la ville ; ma mère avait pro-

mis à mon père de ne pas rester plus long-temps à Erlac. Ce qui me fit un sensible plaisir, ce fut la promesse que fit la Marquise à ma mère de venir passer l'hiver à Bordeaux.

Il fut convenu que la maison de mon père étant grande, ma mère s'occuperait d'y faire arranger un appartement pour la Marquise et sa nièce, ce qu'elle accepta. Je ne quittais donc ma bien-aimée que pour quelques jours ; et ces jours seraient employés pour elle, soit à aller rendre mes hommages à son père et à sa mère, ou pour mettre tous mes soins afin que l'appartement de sa vieille tante lui parût commode et agréable, et surtout à réunir dans la chambre de Méline tout ce que je croyais qui pouvait lui plaire. Nos adieux n'eurent donc rien de triste. Ma mère

était enchantée de la marche que cette affaire avait prise ; elle ne doutait pas qu'avant deux ans elle obtiendrait que nous fussions unis.

Nous arrivâmes d'assez bonne heure à Bordeaux, et mon père fut charmé de notre exactitude. Ma mère lui raconta tout ce qui s'était passé, et M. de Moncy levait les épaules, et disait : quelle imprudence ; enfin, ce sont leurs affaires, cela ne me regarde pas ; mais si Méline était ma fille, je serais bien en colère contre sa chère tante. Compromettre ainsi la réputation d'une jeune personne. Que d'événemens en quatre ans peuvent faire rompre le mariage. Qu'en arrivera-t-il ? que la jeune fille aura toutes les peines du monde à trouver un autre parti : mais cela n'est pas étonnant ; c'est l'abbé Lebrun qui

gouverne tout dans cette maison. Ma mère ne contrariait point son mari, elle sentait intérieurement qu'il avait raison; mais moi je trouvais que madame d'Erlac avait très-bien fait, précisément parce que mon père disait que Méline ne trouverait pas à se marier si je ne l'épousais pas. Tant mieux, me disais-je; si par des circonstances que je ne peux prévoir, je ne l'épousais pas, ce que je voudrais, c'est qu'elle ne fût jamais à personne. Méline avoir un autre époux que moi; à cette seule pensée, je sentais mon sang bouillonner dans mes veines, et ainsi je souffrais d'avance des maux que mon imagination se créait pour troubler ma félicité présente. De retour à Bordeaux, il ne se passa pas un jour sans que je visse le cher abbé d'Ervaux; il écoutait avec l'indul-

gence de l'amitié tout ce que j'avais sans cesse à lui dire de mon amour pour Méline; mais il déplorait le malheur des hommes dont les passions troublent la vie. Il aurait voulu que j'eusse modéré la vivacité de la mienne, toute légitime qu'elle était, mais il n'en avait jamais connu la force.

Ma mère avait dit que nous irions à Blari; je le désirais. Edouard, qui était revenu avec nous à Bordeaux, avait dû annoncer notre visite pour le lendemain. Ma mère fit l'impossible pour engager mon père à venir avec nous. Il ne le voulut jamais.

M. d'Erigny n'avait pas de raison, à l'époque de la saison où nous étions, pour nous recevoir dans le jardin; aussi nous permit-on d'entrer dans un grand salon au rez-de-chaussée, où quelques meubles, jadis beaux, étaient placés. Comme on nous at-

tendait, on avait fait un grand feu dans la cheminée, et la lampe était allumée; car les jours étaient déjà si courts, qu'étant parti de Bordeaux après dîner, nous arrivâmes à la nuit à Blari. Nous ne retrouvâmes plus nos petites amies. Déjà les tristes conventions de la société les avaient arrachées au toit paternel. On eût dit, en voyant cette famille privée de plusieurs de ses membres, un bel arbre dont un imprudent jardinier a abattu les branches presque jusqu'au sommet. Il a perdu ses grâces natives; il est sec, aride à l'œil. La nature se plaît dans les groupes; elle ne crée rien d'isolé; et la famille dont on disperse les enfans perd le charme qu'elle présentait à un cœur sensible, et surtout sa force, parce qu'elle en a perdu la cause principale : l'union.

Il était aisé de voir dans les traits

décolorés de madame d'Erigny, combien son cœur avait souffert et souffrait encore de cette dispersion. Cependant, en nous voyant, elle sourit. Edouard lui avait tout conté ; elle trouva aussi sa tante bien imprudente ; mais c'était fait, il n'y avait pas moyen de réparer ce qu'elle regardait comme une grande faute. Elle ne m'en fit pas moins d'amitié, et M. d'Érigny fut presque doux et affable. Nous ne restâmes que peu de temps ; ma mère n'aimait pas à se trouver tard sur les grands chemins ; elle promit de revenir dans quelques jours déjeûner, et à cette condition on nous laissa partir.

CHAPITRE XXVI.

En arrivant à Bordeaux, je reçus une lettre du Comte. Elle était très-aimable. Il me parlait de sa sœur; du projet qu'elle avait de venir passer six semaines ou deux mois à Erlac, chez leur respectable parente : il ajoutait qu'il avait bien du regret de ne pas être du voyage ; qu'il ferait l'impossible pour obtenir une permission afin de venir chercher la Marquise. On se doute bien que tous ces arrangemens me convenaient fort peu. Je fus au moment de prétexter un ordre qui me rappelait à Paris, tant je redoutais de voir dans la même ville Estelle et Méline. Il semblait que je

présageasse tout ce que cette réunion aurait un jour de funeste pour ma bien-aimée : mais aussi, quitter Méline quand je pouvais jouir du bonheur de la voir chaque jour, d'habiter la même maison qu'elle.... ! Peut-être madame de Chandor changera de dessein ; peut-être aurais-je un successeur avant le moment qu'elle a fixé pour son départ. Le peu de résistance que j'avais éprouvée devait nécessairement me donner cette idée. Quoiqu'il en fût, la Marquise persista dans son projet, et ma parfaite félicité ne dura qu'un mois. Mais aussi ce mois, calme par son souvenir mon désespoir ; je me dis, puis-je donc me plaindre ? N'ai-je pas joui pendant un court espace, il est vrai, d'une félicité sans nuages, d'une félicité telle que jamais elle ne s'effacera de mon souvenir.

Madame d'Erlac, fidèle à la promesse qu'elle avait faite à ma mère, se rendit à Bordeaux environ dix jours après notre retour.

Son premier soin en arrivant, fut de prier ma mère de se charger de faire faire à Méline des robes du meilleur goût, et de ne rien épargner pour qu'elle fût une des jeunes personnes les plus élégantes de la ville. Ma mère suivit parfaitement les intentions de la Marquise ; et la parure la plus recherchée fit briller les grâces de mon amie de tout leur éclat.

Méline, qui n'avait jamais été vêtue qu'avec une extrême simplicité, ne fut point éblouie de ce luxe. Elle savait combien ces superfluités nuisent au soulagement des infortunés ; et si elle avait été consultée, tant d'argent eût été employé à tirer quelque famille

de la misère. Malgré la dévotion de madame d'Erlac, elle croyait qu'il était nécessaire, pour terminer l'éducation de sa nièce, qu'elle prît part aux plaisirs de la société; et ce fut ma mère à qui elle la confia : elle ne pouvait être en de meilleures mains.

M. le duc de R**, gouverneur de la province, qui était lié avec madame d'Erlac, ayant su qu'elle devait venir passer l'hiver à Bordeaux, lui écrivit qu'elle pouvait disposer de sa loge..... Ma mère éprouva une grande jouissance la première fois qu'elle parut dans cette loge avec Méline, dont la beauté remarquable attira tous les regards. Ma mère avait épuisé les ressources de la toilette, pour n'être pas entièrement effacée par les charmes de mademoiselle d'Erigny, et elle y réussit. L'une était la

fraîche et brillante aurore; l'autre le soir du plus beau jour : cette pensée qui se rattache à celle de la destruction des êtres, ajoute une teinte mélancolique qui ne nuit pas à l'intérêt qu'inspire une belle femme, qui l'est encore, et bientôt ne le sera plus.

Nous avions accompagné ces dames Edouard et moi au spectacle, et nous restâmes derrière elles tout le temps. On donnait Blanche et Guiscar. A l'instant où l'actrice prononça ces mots :

Un désert et Guiscar.

les yeux de Méline se tournèrent vers moi avec une expression si tendre, que tout disparut pour moi : je ne vis plus qu'elle. Pour de vrais amans, les assemblées nombreuses et une solitude profonde sont

les mêmes; car partout ils sont seuls au monde. Edouard chercha cependant à me distraire, en me faisant remarquer nos jolies compatriotes, qui lui paraissaient charmantes, et que sans lui, je n'aurais pas aperçues. J'éprouvais le même effet dans les bals où ma mère conduisait Méline; et cependant, il faut en convenir, elle n'avait pas l'avantage pour la danse sur les jeunes personnes qui avaient été élevées à Paris ou à Bordeaux; mais j'aimais mieux ses grâces naïves, que tout l'art de leurs pas. J'aimais surtout à ne lui voir aucune coquetterie. Elle n'était occupée que de moi; et si les égards de la société l'obligeaient d'accepter un autre danseur, on voyait alors qu'il n'y avait plus pour elle aucun plaisir; qu'elle me cherchait des yeux; et que la froi-

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUERET

deur la plus marquée accompagnait tous ses mouvemens.

Il en était de même au concert ; elle ne savait, disait-elle, aucun des duo qu'on lui proposait d'exécuter si ce n'était pas moi qui dût faire une des parties. Enfin, jamais homme ne reçut des témoignages d'amour plus constans que ceux que me donnaient mon amie. Tout le monde savait, dans la société, que nous étions destinés l'un à l'autre ; aussi personne ne pensait à traverser un amour aussi tendre que le nôtre, et qui paraissait devoir être si certainement couronné par l'hymen ; il ne pouvait exister que deux êtres assez barbares pour vouloir désunir des cœurs qui étaient nés l'un pour l'autre.

De tous les plaisirs que ce court espace de temps me procura, il n'y

en eut pas de plus vif que celui que je goûtai à Blari.

Dès l'instant de l'arrivée de Méline à Bordeaux, elle aurait volé dans les bras de sa mère; mais elle était entièrement soumise aux volontés de sa tante, qui disait chaque jour que le lendemain Méline aurait le bonheur de passer une journée chez ses parens, et le lendemain n'arrivait pas. La mère et la fille en étaient réduites à s'écrire ; nous portions les lettres Edouard et moi, et nous étions reçus presque aussi tendrement l'un que l'autre par l'aimable Agathe; c'était le nom de madame d'Erigny. Enfin, madame d'Erlac, dont la santé était beaucoup meilleure depuis qu'elle était à Bordeaux, proposa à ma mère d'aller passer une journée à Blari; comme la chère Marquise était assez gour-

mande, et qu'elle ne voulait pas s'exposer à ne trouver qu'un médiocre repas, elle convint avec ma mère que l'on ferait mettre dans la voiture une abondante cantine, et qu'ainsi on n'aurait pas besoin de prévenir madame d'Erigny. Méline, qui savait que rien ne contrariait davantage son père que de nous voir arriver au moment où il s'y attendait le moins, fit avertir sa mère.

Parmi les étoffes que ma mère avait choisies pour mademoiselle d'Érigny, Méline en avait laissé deux en pièces, qu'elle destinait à sa mère et à sa sœur. Mais il fallait en demander la permission à sa tante, et c'était ce qui lui paraissait très-difficile. Ma mère s'en chargea et l'obtint sans peine. Edouard était venu le matin à la ville; sa tante ne lui permit pas de retourner seul, et

le fit monter avec nous dans sa voiture. Madame d'Érigny ayant entendu les coups de fouets, se hâta de venir au-devant de nous avec Aurore, la seule enfant qui lui resta.

On joua la surprise; la vieille tante fut persuadée que madame d'Érigny n'avait rien su de son arrivée chez elle: elle me combla d'amitié comme elle avait toujours fait; mais rien ne fut si touchant que de la voir avec sa fille. Leurs âmes étaient si dignes l'une de l'autre! Aurore était enchantée de revoir sa sœur, et fut pénétrée de reconnaissance du présent qu'elle lui apportait. Ces deux sœurs, qui étaient presque du même âge, nous quittèrent, et on ne les revit qu'au moment où la cloche nous appelait pour dîner. J'avais bien envie de bouder, de me plaindre que l'on se fût aussi long-temps séparé de

nous ; mais il était si aisé de penser que j'avais été l'objet dont on s'était uniquement occupé dans ce tête-à-tête, que je ne pus marquer que de la joie en les voyant revenir. Aurore me traita en frère, et il était doux d'avoir une aussi aimable sœur.

J'étais heureux de tous les sentimens que l'on me témoignait ; mais rien ne me flatta plus que ceux dont M. d'Érigny me donna des marques dans une conversation que nous eûmes ensemble après dîner. Il m'avait emmené dans son jardin, sous prétexte de me faire voir ses serres. Il me parla de sa fille avec tendresse et me recommanda de ne point tromper l'espoir qu'il avait que je la rendrais heureuse. Il ajouta : ce n'est point la fortune seule qui fait le bonheur, mais il en faut nécessairement pour que la vie

soit supportable ; je me suis tant de fois reproché d'avoir enchaîné le sort d'Agathe au mien, de ne lui avoir offert en échange de l'amour le plus tendre, que peines, embarras, privations de tous genres, que j'ai fait le serment de ne jamais marier mes filles qu'à des hommes riches ; mais je ne sacrifierais pas cependant à cet avantage tous ceux qu'on doit rechercher dans son genre. Naissance honnête, esprit, probité, caractère estimable, voilà ce que j'exigerai toujours dans les hommes à qui je confierai le sort de mes filles. Quoique vous soyez encore jeune, Alfred, je crois que vous réunissez tous ces dons. Je ne puis donc que bénir le ciel d'avoir donné à ma tante le désir de vous unir à Méline, et je vous regarde avec grand plaisir comme un de mes fils. Je l'assurai que j'en aurais

constamment la respectueuse tendresse. Puis il me montra ses arbres étrangers et ses plantes exotiques, et me pria, quand je serais de retour à Paris, de demander au jardin du Roi quelques-unes de celles qu'il n'avait pu se procurer. Je lui promis, et je tins parole. Nous revînmes rejoindre ces dames fort contens l'un de l'autre. Le jour allait finir; madame d'Erlac parla de partir, Agathe et sa fille n'avaient pas à peine eu le temps de se voir. On proposa bien timidement à la vieille tante de rester; au grand étonnement de ses nièces elle accepta. Ma mère dit qu'elle ne demandait pas mieux; mais qu'il fallait envoyer prévenir mon père. Un de nos gens partit aussitôt, puis on s'occupa de nous loger tous. Madame d'Erigny donna son appartement à sa tante;

ma mère occupa la chambre d'Aurore; la mère, les deux filles passèrent la nuit dans le salon, sur des lits de veilles. M. d'Erigny prit le lit d'Edouard qui m'emmena coucher chez le curé: cet honnête homme nous reçut à merveille, car depuis que les enfans étaient habillés, on les avait menés exactement à l'église, ce qui avait réconcilié la famille avec le pasteur. La journée du lendemain fut aussi douce que celle de la veille. On convint que puisqu'on avait bien passé une nuit de cette manière, on en pouvait encore passer deux ou trois autres. Edouard se chargea d'aller en avertir mon père qui, touché des manières affectueuses et franches du jeune marin, nous surprit tous bien agréablement en revenant avec lui à Blari, où nous restâmes toute la semaine. Jamais,

jamais je ne fus si heureux. Fêté, caressé de toute une famille que je regardais comme la mienne, aimé de l'objet de mes adorations, voyant mon père consentir de bonne grâce à mon bonheur; que me fallait-il de plus? de ne pas quitter Blari sans avoir prononcé aux pieds des autels le serment d'être à Méline pour toujours, sans avoir reçu le sien; mais le ciel, qui voulait que je fusse le plus infortuné des mortels, ne permit pas que nos parens cédassent aux vœux que j'osai former. On me rappela les arrangemens convenus, et il fallut quitter ce doux asile sans assurer mon bonheur; que dis-je? pour en voir altérer la source en arrivant à Bordeaux.

Nous partîmes; une seule chose dissipa le chagrin que Méline ressentit en se séparant encore d'une

mère adorée : ce fut que ce voyage devint très-utile à sa famille. Madame d'Erlac, qui avait été fâchée de voir combien sa nièce éprouvait de privations, et combien l'intérieur de sa maison était pauvre, lui donna un porte-feuille qui contenait dix billets de mille francs ; et ainsi, comme je viens de le dire, ce voyage eut un but favorable pour les parens de Méline, dont le bonheur m'était devenu aussi cher que le mien.

CHAPITRE XXVII.

Mon père ayant pris ma place dans sa voiture, je montai à cheval avec Edouard ; et je ne sais par quel fatal instinct, arrivés aux portes de la ville, nous poussâmes nos chevaux, et nous nous trouvâmes à la maison de mon père, près d'un quart-d'heure avant que ces dames y fussent.... Mais, quelle fut mon inquiétude en entrant dans la cour, de voir une voiture de voyage et des gens qui la déchargeaient, dont, en approchant, je reconnus la livrée! Je me sentis pâlir, et le saisissement que j'éprouvais m'ôtait la parole. Edouard, qui ne s'en aperçut pas, me dit : Qui est donc descendu chez

vous ? C'est, je crois, madame de Chandor, repris-je tristement : ce sont ses gens et sa voiture. La belle madame de Chandor ! dit Edouard avec vivacité ; on dit qu'elle est charmante. Ah ! je me fais un grand plaisir de la voir. Il descend de cheval, et il est au haut des degrés que je n'avais pas encore donné mon palefroi à Valentin, pour le mettre à l'écurie. J'avais même envie de ne pas monter, mais je n'osai pas. J'arrive donc dans le salon de ma mère, où on avait fait entrer la marquise de Chandor ; car, malheureusement, je ne m'étais pas trompé : c'était elle.

Ah ! vous voilà, mon cher Alfred ; j'avais bien besoin que vous arrivassiez pour m'expliquer comment il se fait qu'en venant passer un mois avec ma tante, je me trouve chez madame votre

mère : en vérité, je suis désolée. Que va penser de moi M. de Moncy ? — Ma mère sera très-flattée, madame, que vous lui fassiez l'honneur de loger chez elle, où elle a le bonheur de posséder madame la marquise d'Erlac depuis quinze jours : tout ce qui l'affligera, sera de ne pouvoir vous offrir un appartement aussi commode qu'elle le désirerait. — Vous me donnerez le vôtre. — Il est bien à votre service. Edouard trouva que j'étais fort heureux que l'on voulût l'accepter. — Le partager, repris-je, serait plus doux. La Marquise réprima cette saillie par un air froid qui m'en imposa. Je ne cacherai pas qu'à la pensée de l'embarras où j'allais être entre Estelle et Méline, avait succédé, en voyant madame de Chandor, un sentiment de plaisir. Elle était si jolie,

si fraîche encore, malgré ses trente ans passés.... ; puis, aimer Méline jusqu'au moment où je devais être son époux, c'était aimer une étoile, et j'avais la preuve qu'il n'en était pas de même de sa cousine. Quel mal y aurait-il donc jusqu'à ce que.... Cette pensée se présenta à moi vaguement. Elle suffit, néanmoins, pour me donner l'air beaucoup plus empressé auprès d'Estelle que je n'aurais dû l'avoir dans cette circonstance. La Marquise, croyant que j'étais enchanté de son arrivée, insista pour n'accepter que mon appartement dans la maison, ou qu'elle irait loger dans le premier hôtel garni.

Cette discussion finit par l'arrivée de madame d'Erlac, de sa nièce et de ma mère. Mon père n'entra pas dans le salon ; il n'aimait pas les nouvelles connaissances. Eh ! bonjour, ma chère

petite; qui aurait pu penser qu'une charmante personne comme vous quitterait Paris pour venir voir une vieille parente accablée d'infirmités ?

MADAME DE CHANDOR.

Et à qui je dois tout. N'est-ce pas vous, ma chère tante, qui m'avez élevée, mariée, guidée depuis par vos lettres dans la carrière si dangereuse du monde? Mais pardon, madame, si, tout occupée du bonheur de revoir ma tante, je ne vous ai pas témoigné....

MADAME DE MONCY.

Il est bien juste, madame, que les sentimens du cœur aillent avant les simples politesses d'usage.

MADAME D'ERLAC.

O ma nièce! vous ne savez pas encore, mais vous allez apprendre les

raisons qui m'ont amenée chez madame de Moncy? un mariage.

MADAME DE CHANDOR.

Un mariage, ma tante!...

MADAME D'ERLAC.

Ce n'est pas moi qui se marie; mais cette jeune personne, en montrant Méline. Je ne pus soutenir l'effet qu'allait produire cette fatale révélation et je sortis. J'appris depuis la suite de cette conversation. Madame de Chandor, qui n'avait point encore remarqué Méline, et qui vit qu'elle était charmante, répondit qu'il n'était pas étonnant qu'avec d'aussi beaux yeux, on trouvât facilement un mari.

MADAME D'ERLAC.

Quand on est pauvre comme ma nièce!...

MADAME DE CHANDOR.

C'est donc une fille de madame d'Érigny ?

MADAME D'ERLAC.

Oui, et je vous la présente comme votre cousine, qui épouse Alfred de Moncy, le fils de madame. Madame de Chandor ne s'attendait pas à de semblables nouvelles. Toute sa présence d'esprit fut au moment de l'abandonner ; mais, cependant, elle se remit, se contraignit assez pour aller embrasser Méline, qu'elle eût voulu étouffer. — Je vous fais mon compliment, ma cousine ; vous aurez un mari d'une charmante figure, un peu volage, je crois ; mais il faut opter entre un mari maussade ou infidèle, c'est impossible autrement. — Je ne crois pas, reprit ma mère, que mon

fils puisse avoir de semblables reproches à se faire. — Mais, pour un homme, ce n'est qu'un jeu. — Dont mon fils sera incapable. — Eh mon Dieu! interrompit la marquise d'Erlac, d'ici à quatre ans, nous aurons le temps de savoir quelle sera la conduite d'Alfred. — Quatre ans; expliquez-vous de grâce, ma chère tante. Il épouse, me dites-vous, Méline; que signifient ces quatre ans? — Je vais vous l'expliquer : je veux que ce jeune homme ait acquis de l'avancement avant d'épouser ma nièce; ce qui m'a fait retarder l'époque du mariage de quatre ans. Ce terme releva les espérances d'Estelle, et elle se flatta qu'elle aurait le moyen de faire manquer un mariage qui lui causait un si violent chagrin. Ma mère, qui ne s'en doutait seulement pas, l'accabla d'attentions, lui offrit son appartement;

mais madame de Chandor voulut absolument le mien, qui était très-agréable; car ma mère l'avait fait arranger avec le plus grand soin. En vain je m'y étais réfugié, pour me mettre à l'abri de l'orage dont j'étais menacé; ma mère vint me dire qu'il fallait le quitter et partager la chambre d'Edouard : j'en éprouvai une véritable contrariété. D'ailleurs, que ne penserait-elle pas en y entrant! Partout le chiffre de Méline était uni au mien, et des distiques italiens exprimaient mon amour pour mademoiselle d'Érigny. Les ôter, que penserait ma mère? Je pris le parti de faire face à la tempête, de convenir avec la marquise que j'aimais Méline, et renonçais au bonheur que j'avais dû à ses bontés, et que je ne lui demandais rien que son amitié.

Fier de cette courageuse résolution,

je donnai ordre à Valentin de transporter mes effets dans la chambre d'Edouard, et je redescendis dans le salon. La marquise de Chandor dissimula en me voyant, et s'efforça de sourire en me demandant pardon de me déranger. — Pouvez-vous le croire? — Oui, je le crois, et très-fermement. Elle ne me dit que ce mot de toute la journée, ne s'occupa que de sa tante, de ma mère, peu de Méline : mais c'est assez d'usage : les femmes parlent rarement aux jeunes personnes : qu'auraient-elles à se dire? Les mystères de l'hymen sont encore cachés à celles-ci ; ceux d'amour ne se révèlent qu'à une compagne chérie.

Méline éprouva un mal plus grand que l'ennui. L'embarras que me causaient les torts que je me reprochais, me mettait très-mal à mon aise.

Méline me trouvait différent que je n'étais ordinairement avec elle; ma tristesse lui paraissait de la froideur. Loin de chercher, comme je faisais toujours, à être près d'elle, j'affectais de m'en éloigner. Madame de Chandor voyait mon supplice, et elle en jouissait. A l'instant du dîner, il me fallut donner la main à Estelle, et je me trouvai placé à côté d'elle. Ma mère, qui ignorait ma cruelle situation, fit mettre le couvert de Méline ensuite, de sorte que je me trouvai entre les deux rivales qui, toutes deux, suivant leur caractère, me montrèrent combien elles étaient offensées.

La marquise de Chandor me lançait à la dérobée des regards où se peignaient la colère et l'indignation. Une profonde mélancolie voilait les traits de Méline. Si ma main rencontrait la

sienne, elle la retirait doucement, mais elle la retirait. La Marquise affectait une gaieté folle, adressait la parole à tout le monde, excepté à moi.

Une partie du jour se passa ainsi, sans qu'il me fût possible de m'expliquer avec Méline ; et comme je cherchais, dans l'après-midi, à me procurer un moment d'entretien avec elle, la Marquise passa près de moi, et me glissa si adroitement un billet dans la main, que je croyais rêver. Cependant, la curiosité me fit passer dans le jardin pour le lire. Il n'y avait que ces mots : *A minuit, dans votre chambre, qui est maintenant la mienne, ou demain, je ne serai plus.* Je serrai ce billet, et crus devoir me rendre à une invitation si formelle et accompagnée d'une pareille menace. Je ne savais ce

que je désirais. Le chagrin de Méline me désolait ; le désespoir d'Estelle flattait ma vanité, et je sentais au fond de mon cœur le désir de concilier l'amour pur et sincère que j'avais pour mademoiselle d'Érigny, et la fatale passion que sa cousine m'inspirait.

CHAPITRE XXVIII.

Quand nous fûmes retirés, je me trouvai dans un bien plus grand embarras que je n'avais cru. Madame de Chandor n'a donc pas prévu, me disais-je, une difficulté presque insurmontable pour le rendez-vous qu'elle m'a donné. Ignore-t-elle que je couche dans la même chambre qu'Édouard? quel prétexte aurai-je de passer la nuit hors de chez moi; car je ne pensais pas que l'explication que j'allais avoir avec Estelle pût durer moins de quelques heures : cependant, je m'abandonnai à mon étoile, qui me parut assez favorable. Quand Valentin fut sorti de la chambre d'Édouard, qui

avait laissé sa bougie allumée, je fus étonné de le voir se relever, passer une robe de chambre, et venir à moi. — Il me paraît, mon ami, que tu n'es pas prêt à te coucher (car je m'étais mis à écrire pour renvoyer mon domestique avant de me déshabiller)? Non, répondis-je, j'ai beaucoup de lettres à écrire. — Eh bien! je te laisse, une affaire importante me force à m'absenter pour deux ou trois heures, et elle est de nature à te prier de n'en parler ni à madame d'Erlac, ni à ta mère. — Tu peux compter sur ma discrétion. Il sortit avec beaucoup de précaution de la chambre, et je ne doutai pas qu'il s'agissait d'une conférence très-intime avec une certaine Eulalie, l'une des femmes de chambre de ma mère, dont les grands yeux noirs, la bouche vermeille et le

teint brun, mais piquant, avait séduit Édouard, sans que ma mère s'en aperçut; car elle ne fût pas restée vingt-quatre heures dans la maison, si elle s'en fût doutée. Comme Eulalie m'était fort indifférente, je ne cherchai point à troubler ses amours, et je m'en servis pour avoir la liberté de me rendre chez Estelle, espérant être rentré avant son cousin.

Je prends mon bougeoir, et descendant avec une extrême précaution l'escalier, j'arrive à la porte de madame de Chandor; minuit sonnait; je m'approche, la porte était entr'ouverte; je la pousse doucement et je vois la Marquise levée et habillée, comme elle était au souper. Quoi, lui dis-je en dissimulant le trouble qui m'agitait, encore de la parure, quand vous n'auriez besoin que des charmes

dont la nature..... — Vous vous êtes étrangement trompé, Alfred, si vous avez imaginé que ce rendez-vous dut être consacré à des erreurs nouvelles. Non, monsieur, le voile est déchiré, vous me rendez la plus malheureuse des femmes. — Moi, chère Estelle, en me précipitant à ses pieds. — Relevez-vous, monsieur. — Non, lui dis-je, plutôt mourir que supporter cette froideur désespérante ; et comme elle vit que je paraissais décidé à lui faire changer de ton. — N'ajoutez pas l'outrage à mon malheur, et écoutez-moi, Alfred. Je suis coupable, et celle qui a manqué à ses sermens, n'a pas le droit d'exiger que l'on soit fidèle à ceux qu'on lui a faits. Vous m'abandonnez, Alfred; vous portez vos hommages à ma cousine ; elle est libre ; elle sera à vous par des liens légitimes : elle est

jeune, belle, il est tout simple qu'elle ait la préférence. — Non, jamais Estelle, je ne puis rien vous préférer. Insensé que j'étais : le prestige des sens en imposait à mon cœur ; jamais la Marquise ne m'avait paru si séduisante. — Vous ne pouvez plus me tromper, Alfred, mais vous pouvez m'empêcher de mourir de désespoir, et voilà la seule raison qui m'a déterminée à vous donner ce dangereux rendez-vous. — Dites, que faut-il que je fasse ? — Me conserver une amitié sincère, m'accorder quelqu'estime. Ah! — ciel, plus, bien plus que tout cela, l'amour... — Ne profanez pas ce nom, Alfred ; on n'a point d'amour pour une femme quand on en épouse une autre, surtout quand ce n'est aucun calcul de fortune qui vous y force. Non, Alfred, vous n'avez point d'amour pour moi, et

vous en avez un très-vif pour Méline. Je renonce donc entièrement à votre amour; mais je veux que vous soyez mon ami, que rien lors de votre retour à Paris ne change dans nos relations de société. Ami de mon frère, je veux que vous partagiez entre lui et moi les purs sentimens de votre âme; me le promettez-vous, Alfred, dit-elle en couvrant ses beaux yeux de sa main, sur laquelle je vis couler des pleurs. Hors de moi, je me jette de nouveau à ses genoux, je la supplie de ne pas m'enlever un bien pour lequel j'étais prêt à sacrifier si elle le voulait.... — Il n'est plus possible, Alfred, je vous l'ai dit, l'illusion est détruite; que vous épousiez ou non Méline, je ne serai jamais à vous; mais je vous sais gré d'être si sensible à ma douleur; elle se calmera; le

temps, la raison, et surtout la certitude d'être à jamais votre amie, me donneront la force de supporter l'idée que vous serez à une autre qu'à moi; à moi qui eût donné la moitié de ma vie pour passer l'autre près de vous, pour être votre compagne. Et comme je crus voir qu'un attendrissement extrême pouvait affaiblir ses résolutions, je tentai un nouvel effort pour lui prouver mon amour; mais elle me résista avec une volonté si prononcée, qu'il fallût me restreindre au rôle d'ami, qui était le seul, disait-on, que l'on voulût me permettre; et comme on ne voulait pas non plus se compromettre, on exigea que je me retirasse. Estelle me fit faire le serment de ne pas tenter, pendant tout le temps qu'elle passerait chez ma mère, de venir troubler son repos. Elle insista

sur ce point auquel j'ai eu tout lieu depuis, de croire un motif différent de celui qu'elle m'opposait. Enfin, il fallut obéir et me retirer sans avoir obtenu la plus légère faveur; ce qui me donna une haute idée de la vertu d'Estelle, car, à vingt ans on croit facilement à la vertu des femmes.

Je me hâtai de rentrer, afin d'être avant Edouard chez moi. Il n'avait pas encore terminé son entretien avec Eulalie. Je me couchai promptement, décidé à paraître endormi quand le cousin d'Estelle reviendrait; car j'avais besoin de me recueillir sur tout ce qui venait de se passer, et je ne voulais point être interrompu dans le cours de mes réflexions. D'abord, je remerciai le ciel de m'avoir donné dans la Marquise une amie aussi estimable, qui, loin de me faire des reproches de

lui être infidèle, ne m'en conservait pas moins le sentiment le plus tendre et le plus désintéressé. J'étais néanmoins fâché qu'elle me privât d'un bien dont je connaissais tout le prix.

Cependant, je me consolais de ce que je perdais par la liberté que j'acquérais. La conduite de la Marquise me donnait le moyen de témoigner sans contrainte, à Méline, tout l'amour qu'elle m'inspirait, et ainsi j'allumai dans le cœur de sa cousine la plus terrible jalousie qu'il soit possible d'imaginer, et dont les effets en furent d'autant plus cruels, que madame de Chandor eut l'art perfide de la dissimuler, de manière que je la croyais de bonne foi dans tout ce qu'elle me disait de son amitié et du désir de me voir heureux par l'amour de Méline. Pouvais-je croire que des traits tels

que ceux d'Estelle, pussent cacher une âme aussi profondément méchante.

Trompé par mes illusions, je m'endormis profondément, et je n'entendis pas seulement Édouard rentrer. Il faisait grand jour quand nous nous réveillâmes. Je sonnai Valentin. Il avait l'air de mauvaise humeur. Je lui en demandai la cause ; il me dit qu'il me l'apprendrait plus tard, et Édouard étant sorti de la chambre, il m'apprit ce que je ne faisais qu'imaginer, et dont il était au désespoir, parce qu'il avoit toujours cru mademoiselle Eulalie une fille vertueuse.... — Je le plaignis et l'engageai à se consoler. — Il le faut bien, car c'est elle qui y perd ; à quoi la mèneront les soins, les attentions de M. d'Erigny ; à rien qu'à perdre son honneur, sa réputa-

tion ; tandis que moi, je l'aurais épousée comme je lui avais promis ; mais voilà qui est fini, je ne l'aimerai plus, ni elle ni d'autre. Je l'engageai à garder cette résolution, et lui donnai de quoi aller au cabaret noyer ses chagrins ; ce qu'il fit amplement.

Je descendis dans le salon où ces dames déjeûnaient. Méline avait mal dormi ; elle se plaignit d'un grand mal de tête. Je voulus lui témoigner l'intérêt que je prenais à sa santé ; elle s'éloigna de moi. Comme je ne craignais plus les regards de la Marquise, je suivis Méline au bout du salon où elle avait été s'asseoir. Je lui parlai de mon amour dans les termes les plus tendres ; elle me dit, en retenant une larme qui bordait sa paupière : comment vous occupez-vous aujourd'hui de moi ? — Aujourd'hui ! tous les jours

de la vie. — Non; car, hier.... — Méline, pouvez-vous confondre des égards que la politesse exige, avec le sentiment le plus ardent? — Ah! si je pouvais croire!.... J'appelai ma mère qui, craignant que mesdames d'Erlac et de Chandor ne trouvassent que Méline et moi nous nous étions trop éloignés de la société, vint nous trouver. Je lui demandai d'être mon juge. Ma mère, qui avait aussi bien vu, et même beaucoup mieux vu que mademoiselle d'Érigny, ce qui faisait le sujet du chagrin de mon amie, l'assura, néanmoins, qu'elle se trompait, et que, malgré la beauté de madame de Chandor, elle ne pouvait être comparée à celle de Méline, qui était dans toute la fraîcheur d'une brillante jeunesse. Elle la rassura si bien, que, la paix fut faite, et que le

reste de la journée, nous fûmes les êtres les plus heureux. La marquise affecta l'air le plus dégagé. Edouard, sensible à ses charmes, prit, presque à l'instant, le rôle d'amant passionné; mais la Marquise parut si peu s'en apercevoir, que je ne pus pas seulement imaginer qu'il eût la plus légère espérance.

Edouard avait une qualité bien rare: il était discret. Rien n'était aussi aimable que notre société. Fortune, naissance, beauté, esprit, talens, tout s'y trouvait réuni; je me croyais le plus heureux des hommes : je défiais le sort, et il me préparait les plus cruels revers.

Six semaines se passèrent ainsi dans un enchaînement de plaisirs, que Madame d'Érigny et Aurore vinrent quelquefois partager; et c'étaient les

momens les plus fortunés pour Méline, qui me disait souvent: Qu'avons-nous besoin de ces fêtes, de ces spectacles, de ces bals; ne nous suffirions-nous pas à nous-mêmes ? Ah ! j'aimerais bien mieux être à Blari avec tout ce qui m'est cher, que dans le tourbillon où on n'est jamais ensemble ; car, ce n'est pas y être, que d'avoir autour de soi, sans cesse, des êtres indifférens. Je pensais bien comme Méline; mais il fallait nous soumettre aux volontés de nos parens.

Le duc de R*** venait à Bordeaux se reposer des fatigues de la cour; il y paraissait encore plus aimable, s'il eût été possible, qu'à Versailles, par la douce familiarité avec laquelle il vivait avec tout ce qui était agréable dans la ville. Il venait souvent chez ma mère, sans que jamais sa société

eût fait tort à la réputation de M. de Moncy, pour qui il avait toujours eu beaucoup d'estime. Il aimait aussi mon père, et avait souvent trouvé dans sa caisse les sommes dont il avait besoin, soit pour le service du Roi, soit pour quelques expéditions secrètes. Cet argent avait été rendu exactement; mais le Duc paraissait en conserver une reconnaissance flatteuse pour un financier, de la part d'un homme de la cour.

Le duc arriva à Bordeaux pendant que mesdames d'Erlac et de Chandor y étaient. Il fit mille agaceries à cette dernière ; mais elle y répondit en femme qui ne voulait pas compromettre sa réputation. Malgré sa réserve, Edouard en était très-jaloux, et le Duc plus empressé auprès d'Estelle. Quant à Méline, il l'avait trouvée belle à ravir, et l'avait dit publique-

ment, mais en ajoutant qu'il n'épuiserait point auprès d'elle les moyens que la nature lui avait prodiguées, parce qu'il était bien certain qu'ils seraient inutiles. Amour et vertu, disait-il, défendent un cœur de manière qu'il est impossible de s'en emparer. Il se contenta donc de rendre à mon amie des hommages, mais sans paraître avoir la plus légère prétention.

Son séjour à Bordeaux rendit encore plus vifs les plaisirs, ou ce que l'on nomme ainsi. On s'empressait à recevoir M. le Gouverneur, et à lui témoigner les respects dus à sa place. Ainsi, il ne nous restait presque point d'instans pour être libres de nous exprimer les sentimens qui, chaque jour, étaient plus tendres. Quelquefois je croyais voir dans les yeux d'Estelle briller une joie maligne de la con-

trariété que Méline et moi nous éprouvions sans cesse; et j'étais surpris, je l'avoue, qu'elle se prêtât avec tant de facilité à cette continuelle agitation qui nous portait d'un bout de la ville à l'autre, tantôt pour un spectacle, d'autres fois pour un bal. Comment, me disais-je, cette femme qui parlait de mourir quand elle a su que je lui étais infidèle, s'est-elle si promptement consolée? Et j'étais loin d'imaginer quel moyen elle avait employé pour se défaire de ce qu'elle avait nommé une passion irrésistible.

CHAPITRE XXIX.

Le temps de mon congé expirait, et il fallait retourner à Paris. Nous attendions néanmoins Auguste, qui avait écrit à sa sœur qu'il viendrait la chercher. Je me faisais un grand plaisir de lui faire connaître Méline. C'était justifier mon choix. Tout ce qui la voyait enviait mon bonheur, que madame de Chandor paraissait voir d'un œil assez tranquille. Elle était, avec Edouard, d'une manière si froide, que j'étais à cent lieues d'imaginer qu'il pût y avoir entre eux la moindre intimité; et si M. d'Erigny montrait quelque jalousie du duc de R**, je croyais

bien plus qu'elle tenait au désespoir d'un amant malheureux, qu'à la colère de voir trahir des sermens qu'on lui avait prodigués comme à moi.

Le Comte arriva, et sa sœur lui témoigna une amitié qui paraissait être l'unique sentiment de son cœur. Il fut enchanté de Méline, et me jura qu'il fallait être autant de mes amis qu'il l'était, pour ne pas chercher à m'enlever une aussi brillante conquête. Méline le vit avec plaisir; il était son parent, mon mentor; à ces titres, il pouvait compter sur sa bienveillance. D'ailleurs, mademoiselle d'Erigny avait une franchise dans le caractère qui la mettait au-dessus de ces réserves affectées de pruderie dont quelques femmes se parent pour cacher des sentimens peu honorables pour elles. Comme tout était pur dans ses sentimens, elle ne cherchait point

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

à en dissimuler aucun. Auguste fit un cas particulier de son amitié, et l'a prouvé par la part qu'il a prise à ses malheurs.

Avant de quitter Bordeaux, nous devions aller prendre congé de M. et de madame d'Erigny. J'en avais aussi le plus vif désir. La marquise d'Erlac avait dit que nous passerions par chez elle pour nous rendre à Paris, et qu'elle voulait nous y garder au moins huit jours. Ainsi, devant retourner dans trois semaines à Paris, nous partîmes pour Blari. La famille de Méline nous reçut avec une cordialité qui devait me faire espérer les plus heureux jours. Auguste nous accompagna, et ne put voir Aurore sans être sensible à ses charmes; et lorsqu'il apprit que l'on devait la faire religieuse, il jura de conserver à la société cette charmante personne, en lui

offrant sa main et sa fortune ; mais il ne crut pas encore qu'il fût temps de déclarer ses sentimens, dont il me fit part, ainsi qu'à sa sœur, qui chercha à l'en détourner.

J'aurais voulu passer dans cette paisible retraite ceux que nous pouvions rester en Gascogne ; mais la marquise d'Erlac avait un projet qui ne pouvait s'effectuer que dans son château, et auquel elle tenait infiniment. On n'en avait point parlé ni à Méline, ni à moi. On savait bien que nous ne nous y opposerions pas. Elle avait besoin de la présence des parens de Méline ; aussi malgré tout ce que put dire M. d'Erigny, elle l'emmena avec nous pendant le sejour de la Marquise à Bordeaux. Elle avait fait réparer et embellir son château, car elle voulait qu'il fût digne du gouverneur de Pon-

dichéri, lorsqu'il reviendrait en France. L'abbé Lebrun avait présidé les travaux. On était forcé de convenir qu'il avait beaucoup de goût, et il aurait bien mieux valu qu'il se fût fait architecte que prêtre.

L'appartement qui était destiné à ma mère était délicieux. Celui de madame de Chandor très-agréable. Edouard eut une chambre séparée de la mienne; mais si voisine de celle d'Auguste, que je crois qu'il lui fut difficile de continuer ses conversations particulières avec la Marquise; d'ailleurs, elle allait partir, et ne comptait pas revoir de long-temps le frère de Méline qui, lui-même, n'attendait qu'un vent favorable pour appareiller; ainsi elle n'était pas femme, quand même elle eût eu d'extrêmes bontés pour Edouard, à se perdre dans l'es-

prit de son frère pour quelques heures de plaisirs.

Edouard me parut triste ; je ne crus pas devoir lui en demander la cause, et tâchai de le dissiper par tous les moyens que je pouvais imaginer. Je voyais, depuis le jour de notre arrivée à Erlac, un air de mystère, des chuchoteries entre ces dames ; on se cachait de Méline et de moi, et je commençais à être inquiet, quand ma mère, deux jours avant celui où nous devions partir, me dit : Mon fils, M. le duc de R** et quelques personnes de sa société, viennent souper ce soir : je t'en préviens parce qu'il faut que tu sois habillé ; il y aura un grand souper et un bal. Cela me contrariait, j'aurais voulu que ces deux jours eussent été entièrement employés au bonheur de vivre près de Méline.

Il fallut néanmoins me conformer aux volontés de la Marquise. On dîna en famille; je profitai d'un instant, en sortant de table, pour marquer à Méline combien ce bal me contrariait. Elle m'assura qu'elle ne l'était pas moins; mais qu'elle espérait que nous serions libres le lendemain. Quand nous serons mariés, me dit-elle, nous ne passerons pas notre vie à chercher péniblement ce que l'on appelle des plaisirs; nous vivrons l'un pour l'autre, pour nos enfans, dit-elle avec une expression charmante qui colora ses joues des roses de la pudeur. Je pris sa main, la baisai avec transport, et lui dis qu'elle me trouverait toujours prêt à suivre ses volontés. Je fais quelquefois, lui dis-je, un plan pour l'instant où je serai l'heureux époux de Méline. J'achèterai entre Paris et Ver-

sailles une maison avec les plus beaux jardins. Nous nous y fixerons ; là, nous n'admettrons que des amis, nous y aurons des hommes instruits, des artistes à qui nous ferons partager les jouissances de la campagne : excepté le temps de mon service, je serai toujours près de Méline ; elle partagera mes occupations, je jouirai des siennes ; la vertu, l'amour et le contentement de nous-mêmes, habiteront le toit où le malheureux trouvera toujours un asile, des soins et des secours. Dis, chère Méline, n'est-ce pas ainsi que tu veux passer tes jours ? Oui, dit-elle, je ne demande que cela au ciel; mon père pourrait vendre Blari et acheter une maison près de nous ; et puis, Edouard reviendra de l'Inde, mes petites sœurs de Saint-Cyr ; mon jeune frère quitterait le séminaire pour

entrer dans la maison du Roi ; et si Aurore épousait Auguste, nous serions tous dans le même canton. Quel plaisir ! Cependant je ne suis pas sans inquiétude, ajouta-t-elle en se penchant à mon oreille, pour n'être entendue que de moi. — Vous direz, Alfred, que je suis une visionnaire ; mais je suis persuadée qu'il y aura toujours entre nous un objet qui troublera notre parfaite félicité. — Qui donc, lui dis-je. — Madame de Chandor. — Qui vous donne cette idée. — Parce qu'elle ne m'aime pas, et que je l'aime encore moins. — Il ne sera pas nécessaire de la voir souvent ; d'ailleurs, je suis bien sûre qu'elle s'ennuiera infiniment dans notre intérieur. Vous avez pu remarquer qu'à Blari elle se déplaisait fort. On est si vite oublié des humains quand on veut l'être.

Madame de Chandor aimera beaucoup mieux ses brillantes sociétés que la nôtre. Je le désire, dit Méline, et un léger soupir me fit connaître qu'elle était intérieurement jalouse d'Estelle. Je me promis bien, puisque j'avais eu le bonheur de rompre avec madame de Chandor, de ne jamais renouer avec elle une liaison assez intime pour qu'elle pût tourmenter mon amie; celle qui devait être ma compagne chérie.

Sa mère me l'enleva, disant qu'il fallait du temps pour sa parure. Toutes ces dames disparurent, et même nos jeunes gens. Je n'y comprenais rien; mais me rappelant les ordres de ma mère, je montai aussi dans mon appartement, et je fus surpris de la richesse de l'habit qui m'était destiné. Valentin me fit remarquer la beauté

des manchettes de dentelles que ma mère lui avait données pour moi. Une épingle de grand prix et une fort belle bague étaient sur ma cheminée. Tout cela me paraissait assez extraordinaire pour un bal à la campagne. J'avoue que je crus un instant que les parens de Méline et les miens avaient enfin réfléchi que quatre ans sans nous unir étaient un temps beaucoup trop long, et qu'apparemment on nous marierait à minuit, comme c'était assez d'usage dans ce temps. A cette pensée, mon cœur était transporté, et je ne savais comment suffire à l'excès de mon bonheur. J'en fus encore bien plus persuadé, lorsque rentrant dans le salon, j'y trouvai une assez nombreuse assemblée; que, six minutes après, les battans s'ouvrirent, et que je vis entrer le duc de

R** donnant la main à Méline, vêtue d'une robe de tissu d'argent, garnie en roses blanches, un gros bouquet et une couronne aussi de roses blanches. Les diamans de sa tante relevaient l'éclat de cette parure.

Un coup d'œil où nos âmes se peignirent, nous fit entendre que nous allions être l'un à l'autre : nous éprouvâmes un si grand trouble, que Méline fut obligée de s'appuyer sur le bras du Duc pour se soutenir, car ses genoux fléchissaient. Le Duc la conduisit à un fauteuil au haut du cercle, où l'on me fit signe de me placer auprès d'elle ; et alors nous ne doutâmes, ni l'un ni l'autre, que l'on allait signer le contrat, et de là passer à la chapelle. Je devais d'autant plus le penser, que je voyais un homme de loi qui tenait des papiers,

et qui, tirant ses lunettes, se disposait à les lire. Dans mon indiscrète joie, je saisis la main de Méline; je la posai sur mon cœur après l'avoir couvert de baisers. Modérez-vous, me dit la marquise d'Erlac, et écoutez.

Alors l'homme noir déroula le papier qu'il tenait; ce n'était point un contrat, mais des articles. Ils étaient très-favorables à Méline, et j'aurais voulu qu'ils le fussent encore plus. On lui présenta la plume. Elle demanda à son père la permission de signer. Il lui dit qu'il les signerait aussi avec autant de plaisir que de reconnaissance. Je signai. Mon père, ma mère, les parens de Méline, Auguste, et même madame de Chandor, signèrent aussi après le duc de R**, à qui, comme Gouverneur de la province, on ren-

dait des honneurs presque égaux à ceux qu'on rendait au Roi.

Cette formalité remplie, madame d'Erlac prit la parole.—Mes enfans, je suis vieille, infirme ; il est possible que je ne vive pas quatre ans : je veux vous enchaîner l'un à l'autre par des liens que la religion respecte, et qui, j'espère, seront sacrés pour vous. —Vous n'en devez pas douter, dis-je, ne pouvant contenir l'excès de mon bonheur.

Madame d'Erlac, sans répondre, continua ainsi : Mes enfans, cet engagement pris au pied des autels, dans les mains de son Ministre, vous n'y pouvez manquer sans être coupables. Je sais que quatre ans sont bien longs ; qu'il peut y avoir beaucoup d'événemens..... Il faut espérer qu'il ne s'en rencontrera pas, et qu'é-

tant fiancés aujourd'hui, vous accomplirez, à l'époque convenue, la promesse que vous allez faire de n'être point à d'autre. Ce mot *fiancé*, lorsque j'espérais entendre celui de mariage, me désespéra; Méline eut aussi de la peine à cacher que ce n'était pas ce qu'elle espérait de si grands préparatifs. Je surpris un rire sardonique sur les lèvres de madame de Chandor; le duc de R**, qui avait aussi lu dans mon âme, et qui voulait peut-être s'assurer de mes dispositions afin de se conduire en conséquence, s'approcha de moi, et me dit : A votre place, je les forcerais bien à ne pas s'en tenir à de simples fiançailles. — Je ne réussirais pas quand je le voudrais, et je ne le veux pas. — Libre à vous, mon cher; mais à votre âge, dès cette nuit. — Tous les hommes ne sont

pas des ducs de R**, heureusement pour les mères et pour les maris. J'en restai là. On vint avertir que l'abbé Lebrun nous attendait à la chapelle. Le duc donna la main à Méline; moi à madame d'Erlac. Nous trouvâmes l'autel éclairé et paré comme pour un véritable mariage. L'abbé Lebrun nous fit un discours fort pathétique, pour nous prouver que nous étions presque autant engagés par cette pieuse cérémonie, que par un véritable mariage, puisque c'était d'un mutuel consentement, et en présence de tous nos parens, que nous allions faire cette promesse. Ah ! il n'avait pas besoin d'employer une grande éloquence pour nous convaincre; nous voulions être l'un à l'autre; nous le voulions du plus tendre de nos cœurs : cette promesse n'ajoutait rien à notre résolu-

tion, qui tenait essentiellement à notre amour. Ce n'était donc pas nous qu'il fallait prêcher, c'étaient ceux qui, un jour, voulurent forcer Méline à renoncer à ce pieux engagement. Nous le formâmes avec un recueillement, une piété, une tendresse qui, excepté madame de Chandor et le duc de R**, touchèrent jusqu'aux larmes ceux qui en furent témoins.

La cérémonie terminée, on revint avec le même ordre dans la galerie. On servit un magnifique souper : la marquise d'Erlac aimait le faste. J'avais été placé près de Méline, et nous oubliâmes bientôt tout ce qui nous entourait, pour ne nous occuper que de nous. Je trouvais Méline plus belle que je ne l'avais jamais vue : ce n'était pas la parure qui ajoutait à ses charmes; c'était l'amour qui animait ses traits.

Sûre d'être à moi par les nœuds les plus respectables, elle se livrait à la vivacité de son sentiment avec toute la candeur de son âme. Le Duc la trouvait adorable, et comme il était assis près d'elle, il le lui disait avec la grâce qui accompagnait ses moindres discours. Elle ne l'entendait pas, lui répondait par politesse, mais ne savait ni ce qu'il lui avait dit, ni les paroles qu'elle lui avait adressées, tant elle était préoccupée de ce qui faisait notre plus chère espérance. Le Duc en fut piqué, et n'eût pas mieux demandé de s'en venger; mais ce n'était pas chose facile: il le tenta néanmoins, comme nous allons le voir.

CHAPITRE XXX.

Malgré que le château d'Erlac fût très-grand, et qu'on pût y loger cinquante maîtres, il s'en trouva davantage; de sorte que madame d'Erlac dit à ses neveux et à moi, qu'elle regardait comme l'étant déjà, d'aller coucher chez son intendant, qui avait une charmante petite maison dans l'avenue du château. Nous nous y rendîmes en sortant du bal, qui avait duré jusqu'à deux heures du matin. J'étais très-fatigué ; je me couchai et m'endormis presque aussitôt.

Il n'en fut pas de même de M. le Gouverneur : il se retira d'assez bonne heure, sous prétexte qu'il partait le

lendemain à la pointe du jour. Les dames se retirèrent. Le lit de Méline était dans un cabinet près de sa tante. Elle se déshabille; on éteint les bougies; elle se couche et s'endort, après avoir pensé à moi, quand elle est réveillée par une voix qui lui disait à l'oreille : C'est moi, chère âme; c'est ton Alfred, ton fiancé, ton époux; ne crains rien. — Ciel! vous, Alfred; qui vous donne cette témérité? — Les saints nœuds qui nous lient. Et comme celui qui parlait cherchait à profiter de la faveur des ténèbres, Méline effrayée fit un cri qui jeta l'alarme. La vieille Marquise sonna ses gens; la jeune, qui logeait près de là, et qui avait plus d'une raison de ne pas dormir, n'était point encore couchée; elle accourut chez sa tante, tenant un bougeoir allumé. Vous m'avez perdu,

Méline, dit encore la voix; on vient. En effet, la marquise de Chandor, à qui sa tante avait dit qu'elle avait entendu Méline faire un cri terrible, entre dans le cabinet; mais au même moment, sa bougie est éteinte : elle croit entendre marcher. En effet, le Duc, car c'était de lui dont on venait d'entendre la voix, ainsi qu'il s'en est vanté depuis, profite de l'ouverture des portes, et est au bout du corridor avant que les femmes de la Marquise se soient levées, habillées; enfin, elles arrivent. La Marquise, n'ayant plus de lumière, cherchait cependant à s'approcher du lit de Méline qui l'appelait. — Eh mon Dieu! qu'avez-vous donc? — Une peur affreuse; un homme qui était dans ce cabinet. — Un homme! et savez-vous qui c'est? Elle ne répondit pas, car elle craignait de me compromettre; mais

les femmes de la Marquise entrèrent : elles cherchèrent et ne trouvèrent rien. — Vous avez rêvé, ma chère petite; cela n'est pas étonnant dans la position où vous êtes. — C'est possible, reprenait Méline ; cependant, je l'ai bien entendu me parler à l'oreille : il me prenait la main ; alors j'ai crié, et il se sera enfui quand vous êtes entrée; ma cousine, c'est bien malheureux que votre bougie se soit éteinte; car nous l'aurions vu. — S'il existait; mais je n'en crois rien. Elle rendit compte à madame d'Erlac de ce que Méline assurait avoir entendu. La bonne tante pensa aussi que c'était un rêve ; cependant, pour tranquilliser mademoiselle d'Érigny, sa tante donna ordre à une de ses femmes de rester dans le cabinet. Méline, avant de s'endormir, voulant savoir précisément

si c'était Alfred qui était entré chez elle, demanda à cette femme si elle pouvait à peu près imaginer qui ce pouvait être. Je ne sais, répondait celle-ci; ce que je puis dire, c'est que ce n'est ni M. Edouard, ni M. Auguste, ni M. Alfred; car ils sont tous trois à l'Étang, chez M. Blin; ils ont été obligés de céder leurs appartemens aux étrangers qui étaient venus avec le duc de R**. La surprise de Méline augmenta; mais elle ne le fit pas apercevoir. . . . . .

Le duc de R**, en racontant cette anecdote quelque temps après, ajoutait qu'il fut plus heureux dans sa retraite; qu'ayant entendu descendre les femmes de madame d'Erlac, il craignit d'être rencontré par elles; qu'il n'avait trouvé d'autre moyen d'échapper à leurs regards qu'en se

cachant de nouveau dans la chambre de la Marquise, qui ne fut pas peu surprise de le trouver établi chez elle quand elle y rentra; qu'alors, il se jeta à ses genoux, pour lui demander pardon de son étourderie qui avait failli tout perdre. Je me suis trompé, dit-il; je suis entré chez Méline croyant entrer chez vous. La Marquise, disait le Duc, feignit de le croire; et après une assez longue explication, il lui persuada si bien, qu'elle lui pardonna son étourderie et des torts plus graves... Je ne garantis pas la fin de cette anecdote : ce n'est point que le Duc et Estelle ne fussent bien capables de cet oubli de tout principe; mais je n'en ai point la certitude, et il suffirait peut-être que le Duc s'en soit vanté pour que ce ne fût pas exactement vrai. Forcé par le

poids de la vérité d'avouer qu'il avait été si mal reçu de Méline, il fallait bien qu'il s'en consolât en laissant croire que sa cousine l'en avait dédommagé; ce qu'il y a de certain, c'est que le calme se rétablit et que Méline s'endormit profondément. Le lendemain, il ne fut bruit que du revenant : tout le monde se demandait qui ce pouvait être.

Je n'appris point ces bruits sans de vives inquiétudes. Un homme avait eu l'audace de pénétrer dans la chambre de ma fiancée, et j'allais partir pour plus de six mois. Je voulais connaître le téméraire et me battre avec lui; et ainsi, je perdis encore, par l'agitation que cet accident me causa, les derniers momens de bonheur. Auguste parvint toutefois à me calmer, ainsi qu'Edouard, qui était aussi en

colère que moi, en nous persuadant, comme madame de Chandor, que c'était un rêve qui avait causé tout ce désordre. Madame de Chandor, qui avait ses raisons pour que l'on ne parlât plus de cet événement, engagea sa cousine à convenir que c'était un songe qui l'avait abusé; et sans mentir, ne pourrait-on pas en dire autant de presque tout ce qui se passe sous le soleil.

CHAPITRE XXXI.

Le Duc de R** partit, comme il l'avait annoncé, au premier rayon du jour. Quant à moi, j'en passai une très-grande partie dans l'agitation que la colère me faisait éprouver contre le téméraire qui, sous mon nom, avait osé troubler le repos de mon amie, et le reste à déplorer la nécessité de m'éloigner d'elle. J'avais beau me dire que six mois ne se passeraient pas sans que je la visse, car ma mère et la sienne devaient venir avec elle à Paris, et y rester six semaines ou deux mois, mais il n'en fallait pas moins partir, la quitter; ce n'eût été que pour un jour, que ce jour m'eût paru un siècle.

Auguste me reprocha ma faiblesse, et me fit promettre de partir avec sa sœur et lui, à quatre heures du matin, afin d'éviter des adieux.

Le soir, Méline, ma mère, la sienne me comblèrent de témoignages de tendresse. Je ne savais ce que je regrettais le plus de quitter, ou de ma mère ou de Méline. Je passai la nuit dans la plus grande douleur. Auguste m'arracha de force de ma chambre, et je me trouvai dans la voiture sans savoir où j'étais, tant ma vue était troublée. La Marquise me plaisanta, et il fallut déguiser mes sentimens.

De retour à Paris, je repris le même genre de vie que j'y avais toujours mené. Mon service, mes devoirs envers mes chefs, ceux de la société, les spectacles et les grands soupers partageaient mon temps, et faisaient ce

qu'on appelle dans le monde une vie très-occupée; et si on demandait de quoi, on répondrait avec raison, de misérables riens qui ne valent pas qu'on en parle.

Je recevais des lettres de Bordeaux, qui m'aidaient à supporter la séparation des objets de ceux qui m'étaient si chers. Ma mère me rendait un compte exact de tout ce qui se passait à d'Erlac et à Blari. Quelquefois Méline obtenait de sa tante la permission de joindre quelques lignes aux lettres de ma mère, et j'y répondais avec transport; mais les semaines, les mois se passaient et ils étaient encore bien loin d'amener le jour qui devait fixer mon bonheur. Je cherchais à m'étourdir, dans ce qu'on appelle le tourbillon, de la peine que je ressentais loin de mon amie; rien ne pouvait la remplacer;

je voyais des femmes aussi jolies qu'elle, peut-être plus régulières, mais elles n'avaient pas cette expression divine qui caractérisait la physionomie de Méline; on pouvait avoir autant d'esprit, mais il était bien rare de l'avoir aussi juste; être aussi instruite avec moins de prétention; enfin, de réunir autant de qualités aimables et estimables. Ah! pourquoi la nature avait-elle fait tant de choses pour la rendre si digne de mon amour, et pourquoi sommes-nous aussi malheureux.

La Marquise, comme je lai dit, avait exigé que je vinsse chez elle avec la même assiduité qu'auparavant. Comme je la trouvais fort aimable, et sa maison étant une des meilleures de Paris, je ne voyais pas pourquoi je me serais privé de sa société. Je me croyais parfaitement sûr de moi;

et quoique je visse bien encore qu'Estelle était fort belle, d'un esprit supérieur, remplie de grâces, de talens, je lui préférais tellement Méline, que je ne pouvais croire que madame de Chandor pût avoir encore le moindre ascendant sur moi. Nous nous voyons en public comme avant d'avoir renoncé d'être l'un à l'autre, et rien ne m'avait paru changé dans ses manières avec moi, quand tout à coup elle devint très-différente d'elle-même, et parut attaquée d'un violent chagrin; on la plaisantait dans sa société, et lorsque je l'interrogeais sur la cause de cette affliction, elle ne répondait que par des soupirs. Son frère, qui en était d'une inquiétude mortelle, ne recevait pas de réponse plus positive quand il la suppliait de lui ouvrir son cœur. Elle était devenue avec moi

d'une réserve extrême. Si par hasard ma main rencontrait la sienne, elle la retirait aussitôt comme si elle eût touché des charbons ardens; si mes regards se portaient sur elle avec l'intérêt que m'a toujours inspiré le malheur, elle baissait les yeux aussitôt, et elle devenait pâle et tremblante. Cette situation me causa de vives inquiétudes, et je résolus de savoir la raison d'un si étrange changement.

Je profitai d'un jour où j'étais sûr que le service d'Auguste le retenait loin de sa sœur; et me souvenant du pavillon où j'avais reçu de la Marquise des preuves certaines de son amour, je lui écrivis un billet aussi respectueux que tendre, dans lequel je sollicitais une explication absolument nécessaire à mon bonheur, qui ne pouvait subsister si je

la voyais sans cesse abandonnée au chagrin qui la dévorait ; que si elle avait besoin d'une parfaite liberté pour m'apprendre la cause de sa tristesse, je la priais de permettre que je me rendisse à minuit dans le pavillon qui pouvait être témoin des épanchemens de l'amitié, comme il l'avait été des transports de l'amour. A moins d'ordres contraires, disais-je en finissant ce billet, je serai à minuit dans le pavillon dont j'ai conservé la clef et celle du jardin. Je lui envoyai ce billet par Valentin dans un volume de Bernis.

On ne me fit point de réponse ; c'en était une d'après ce que j'avais écrit. O faiblesse du cœur humain ! J'avais demandé ce rendez-vous, et j'aurais voulu que la Marquise me refusât ; j'avais beau me dire que la

pitié seule dictait ma conduite; quelque chose au fond du cœur me répétait qu'on ne se trouve pas impunément au milieu de la nuit avec une femme belle et adroite; que j'avais eu le plus grand tort en m'exposant à ce danger; que c'était enfreindre mes promesses; et que si jamais j'étais malheureux, je ne pouvais l'imputer qu'à mon imprudence. J'avais presqu'envie de ne pas me trouver au rendez-vous, mais c'était alors manquer essentiellement à madame de Chandor, qui ne me le pardonnerait jamais, et deviendrait pour moi une ennemie implacable. D'ailleurs, faut-il avouer la vérité tout entière : l'absence de Méline, jointe à la certitude qu'elle devait être à moi, affaiblissait la vivacité de mon sentiment; il était aussi tendre, aussi constant, mais il

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

était moins ardent. D'un autre côté la langueur de la Marquise, sa tendre mélancolie, la rendaient nouvelle à mon imagination. Je me persuadais qu'une femme susceptible d'une si profonde tristesse, était bien plus sensible que je ne l'avais cru : mon amour-propre alla jusqu'à me persuader que c'était moi qui étais cause de ce changement, qui d'ailleurs ne nuisait en rien à sa beauté, et semblait même y prêter de nouveaux charmes.

Je me gardai bien de laisser rien pénétrer à Célanie de cette démarche, qu'elle eût désapprouvée. Pour la lui cacher, je dis que j'allais souper à la place Royale, chez la présidente de Nelson, chez qui l'on veillait fort tard, et que, ne voulant pas fatiguer mes chevaux, je reviendrais avec une voiture de place. Madame Sapinel me

crut, et n'ayant d'autre droit sur moi que son amitié, elle ne cherchait point à épier mes actions. Ayant donc, au contraire de ce que j'avais dit, été à la comédie française, et de là souper chez le Maréchal, chez qui l'on était libre de se retirer quand on voulait, je demandai une voiture à onze heures et demie, et à minuit précis, je me trouvai à l'entrée de la rue. Je renvoie mon cocher et me rends, enveloppé dans mon manteau, à la porte du jardin : je l'ouvre, et gagne celle du pavillon, qui était fermée ; j'entre. La nuit n'était pas obscure, et je distinguais les objets. Je m'assis sur le sofa qui avait été témoin de mon triomphe ; et, sans avoir précisément le projet d'en obtenir un nouveau, mon imagination s'exaltait dans cette profonde solitude, dont rien n'interrompait le

silence. Je passai près de deux heures dans cette singulière situation, persuadé que madame de Chandor n'avait voulu ni me répondre, ni se rendre à ma prière. J'allais sortir du pavillon, lorsque je crus entendre le bruit de la porte-fenêtre du cabinet d'Estelle; je tressaillis, et tout mon être vola au-devant d'elle. Dans cet instant, je fus réellement infidèle; car mon cœur osa désirer de l'être. Une faible lueur, que je vis à travers les arbres qui environnaient le pavillon, m'assura que la Marquise s'approchait; la porte s'ouvre enfin. Estelle paraît, vêtue d'une simple robe de mousseline, serrée contre sa taille par une ceinture de rubans roses, les cheveux rattachés avec un peigne, le cou et les bras découverts; et il faut se souvenir qu'elle les avait plus blancs

que l'albâtre, et qu'elle était parvenue à l'âge où la beauté est dans sa perfection ; âge qui fait les plus violentes passions, et celles qui cessent le plus promptement, parce que cette beauté jette les derniers rayons de son éclat ; mais je n'en avais jamais vu un semblable à celui qu'avait la Marquise dans cette fatale nuit. Quoi, me dit-elle, vous avez eu la patience d'attendre ici deux heures, car je sais que vous êtes arrivé au moment où minuit sonnait. — Et vous n'avez pas daigné venir plus tôt. — Il m'a fallu tout ce temps pour m'y déterminer. Comment répondre à ce que vous me demandez ? comment vous apprendre la cause de ma profonde douleur ; lorsque je cesserais de m'estimer, si je pouvais trahir ce douloureux secret : *je n'en mourrais pas moins, j'en mourrais plus coupable.* — Que

parlez-vous de mourir, Estelle? Ah! vous voulez donc m'entraîner avec vous dans le tombeau? — Ne cherchez point à m'abuser, Alfred; vous ne m'aimez point, vous ne m'avez jamais aimée. — Pouvez-vous le croire? — J'en ai la triste certitude; mais bientôt je ne ressentirai plus les tourmens de la jalousie : Ah ! ciel, qu'ai-je dit, Alfred? fuyez une femme qui ne peut vous aimer sans crime; à qui vous ne pouvez témoigner d'amour, sans manquer à une promesse solennelle. — Moi ! fuir, Estelle ! quand vous embrasez mon âme de tous les feux du sentiment le plus tendre. J'osai la serrer dans mes bras; et sa résistance acheva d'égarer ma raison.... O ! Méline, tu n'aurais jamais pu croire combien ton amant fut coupable; mais ses remords te vengèrent.

A peine avais-je trahi nos sermens,

que je sentis toute l'énormité de ma faute, et par une de ces bizarreries de l'espèce humaine, je pris en une sorte d'horreur celle qui en avait été cause. Cependant, je dissimulai et j'écoutai avec l'apparence de l'intérêt, tout ce qu'elle me racontait de ses tourmens et de l'effort qu'elle avait fait sur elle-même pour résister à la douleur que le spectacle de mon amour pour Méline lui avait causé. Elle eut assez d'adresse pour ne pas me demander d'y renoncer, car jamais elle n'eût pu l'obtenir. Elle me parla, au contraire, de la nécessité de couvrir notre tendre union des voiles épais du mystère, qu'il fallait laisser faire au temps; que quatre ans pouvaient amener bien des révolutions; que si elle était libre... Elle n'osa achever, soit que le cri de sa conscience l'en empêchât, soit qu'elle

vit sur mon front se peindre l'indignation que cette pensée me fit éprouver. Mais madame de Chandor avait tracé un plan dont pour mon malheur elle ne se départit jamais. Ce fût de paraître croire à mon amour pour elle, quelque chose que je pusse faire ou dire pour l'en désabuser; et ce fut ainsi que je me trouvai pris dans un piége d'où je ne pus sortir, et qui causa tous mes malheurs. Encore si j'avais pu prendre conseil de Célanie, elle m'eût aidé à rompre d'indignes fers ; mais malgré le peu d'estime que je devais à Estelle, son secret n'en devait pas être moins sacré.

Les lettres de l'abbé n'adoucissaient plus mes chagrins. Il me parlait de Méline, de ses vertus, des progrès rapides qu'elle faisait dans les arts : sa douceur, sa bienfaisance, tout an-

nonçait pour moi un bonheur sans bornes, et je me plaisais à le détruire, en resserrant mes liens avec son ennemie; aussi, je ne pouvais me rendre un compte exact de la manière dont je passai tout l'été : sans cesse en guerre avec moi; cédant, néanmoins, aux séductions de la Marquise, pour qui mon mépris augmentait chaque jour; car, je ne pouvais supporter de voir qu'elle joignît à ses erreurs l'oubli total de ses devoirs. Elle était épouse et mère; et ce qu'elle aimait le moins, était son mari et ses enfans; mais je ne faisais jamais ces réflexions qu'au moment où je venais de trahir mes sermens, et jamais je ne me séparais d'Estelle, sans prendre la ferme résolution d'éviter toute occasion d'être coupable. J'avais quelquefois envie de quitter le régiment des Gardes, d'entrer dans un

autre, pour avoir un prétexte de m'éloigner de Paris ; mais l'enchanteresse ne m'en laissait pas les moyens. Elle avait réalisé le plan que j'avais fait pour Méline, lorsque je serais marié avec elle ; et sous prétexte de la santé de son frère, qui était fort mauvaise depuis quelque temps, elle fut voir une maison de campagne délicieuse à Issy. Un très-grand jardin, où se trouvait une pièce d'eau magnifique sous les fenêtres, environnée d'orangers, rendait ce séjour délicieux. Elle engagea Auguste à venir voir cette habitation, qui plut au Comte. Le lendemain, elle l'acheta, et il fallut que je vinsse m'y établir avec mon mentor, dont véritablement la santé m'inquiétait beaucoup. L'adroite Marquise ne parut pas avoir le dessein d'habiter cette maison. Dans les premiers temps,

elle y venait une fois par semaine ; même, les premières fois, elle n'y coucha pas : je crus devoir lui en faire des reproches. Il est des choses que l'on dit sans les penser, mais seulement par usage. Quel est l'homme qui n'en aurait pas dit autant, peut-être plus, à une aussi belle femme que la Marquise? Comme tout était prévu dans son plan, elle répondit qu'elle avait acheté cette maison pour Auguste, et non comme pouvant être un moyen facile de manquer à ce qu'elle se devait; qu'elle était si éloignée de rapprocher ses rendez-vous, qu'elle ne s'occupait qu'à détruire un sentiment criminel, et qui, dans peu d'années, ferait son malheur. Elle mit son mouchoir devant ses yeux, et je crus qu'elle pleurait : elle pleurait peut-être en effet ; car il n'était rien qu'elle ne

pût jouer pour en venir à ses fins. Cette douleur me toucha ; je crus y voir un repentir sincère : je voulus la consoler; elle lança sur moi un de ces regards qui font oublier la nature entière. Je me jetai à ses pieds. Je lui jurai que j'y mourrais, si elle ne m'accordait pas à Issy le même bonheur qu'à Paris. Ses chevaux étaient mis; elle allait partir; mais un coup de tonnerre se fit entendre. En fallait-il plus pour donner ordre de les ôter ? Ce fut moi qui le donnai; j'en conviens avec un plaisir bien coupable. Auguste en fut enchanté. L'orage se dissipa ; mais il était trop tard pour partir. Nous nous mîmes tous les trois à table. La plus douce confiance présida au souper : la Marquise n'avait point amené ses femmes; elle s'en passa.

Dès que je crus son frère endormi, j'allai solliciter un moment d'entretien; pouvais-je y manquer? Celui que nous avions eu dans la journée avait été interrompu par l'orage : on hésita à ouvrir ; mais c'était se compromettre; on pouvait me rencontrer dans le corridor. Enfin, on ouvrit....

Depuis ce moment, la Marquise sembla oublier le soin qu'elle avait eu de sa réputation ; elle vint s'établir pour tout l'automne à Issy, laissant sa maison, ses enfans à Paris. Elle n'avait amené de tous ses gens qu'un jockei, pour soigner un fort joli cheval qu'elle montait à ravir. Elle était habillée en homme, et vivait absolument comme nous; chassant, jouant au billard, et ne se souvenant de son sexe que pour manquer aux devoirs qu'il impose.

CHAPITRE XXXII.

La santé du Comte devint ensuite meilleure; la vie calme qu'il menait et les soins de sa sœur le rétablirent. Il est certain que la Comtesse l'aimait tendrement; et c'est ce qui m'a toujours surpris, comment deux êtres si différens pouvaient se convenir. Je pense que le Comte croyait à sa sœur toutes les vertus dont elle prenait le masque, et que la Marquise s'accommodait fort bien de celles de son frère; car, en général, les vertus ne sont odieuses aux êtres corrompus, que lorsqu'elles se trouvent en opposition avec leurs désirs. Le Comte me

disait presque tous les jours : Conviens, cher Alfred, que ma sœur est charmante ; quelle simplicité dans ses manières ! quelle naïve gaieté ! Je ne l'ai jamais vue si aimable qu'elle l'a été depuis son séjour ici. Vraiment elle joint aux vertus de son sexe les qualités du nôtre. — J'applaudissais aux louanges qu'Auguste donnait de si bonne foi à sa sœur ; mais je ne partageais pas entièrement son enthousiasme : d'ailleurs, je le dis en passant aux femmes qui veulent que leurs amans conservent les illusions si nécessaires en amour, il faut qu'elles rendent fort rares ces momens qui, trop fréquens, perdent tout leur prix ; et c'est ce qui m'arriva pendant notre séjour à Issy. Nos tête-à-tête étaient si faciles, la Marquise avait tant et tant de choses à me dire, que je finis-

sais par en être excédé; et que je vis avec un plaisir sensible que nous allions retourner à Paris, où M. de Chandor venait passer l'hiver. Ma mère, madame et mademoiselle d'Érigny arriveraient aussi très-incessamment. La Marquise, dans notre dernier tête-à-tête, où je m'imposai la loi de me conduire en homme reconnaissant des bontés dont on m'avait comblé, et dont je me trouvais toutefois fort aise d'être affranchi, me recommanda la plus grande discrétion. Nous trouverons peut-être, dit-elle, quelques moyens de nous réunir, mais jamais chez moi, ni dans mon appartement, ni dans ce kiosque; c'est un grand sacrifice, mais il faut le faire à ma gloire. Je le promis, et je n'eus pas de peine.

De retour à Paris, je revis Célanie

avec un plaisir extrême, toujours douce, égale; elle avait renoncé à moi de bonne foi, mais aussi à toute coquetterie : c'était la meilleure des femmes. Elle me reçut comme un frère chéri, ne se permit pas la moindre réflexion sur le temps que j'avais passé avec la Marquise, me parla de Méline, du désir qu'elle avait de la voir. Ces dames, ajouta-t-elle, si elles ne logent pas chez madame de Chandor, pourraient prendre un appartement dans l'hôtel. — Je les y engagerai bien certainement. En effet, ma mère m'écrivit qu'elle avait enfin déterminé mon père à lui donner ce qui lui était nécessaire pour son voyage; que cela n'avait pas été sans de grandes remontrances de M. d'Allin, qui l'avait tellement impatientée, qu'elle avait été au moment de prier

mon père de choisir entre elle et son caissier.

Je concevais fort bien l'antipathie de ma mère contre cet homme, par celle que j'avais pour lui. Madame de Monci ajoutait à sa lettre : Je n'accepterai point ce que madame de Chandor me propose, je n'irai point demeurer chez elle. Retiens-moi à l'hôtel de madame Sapinel un appartement assez grand, pour que je puisse offrir à Méline et à sa mère de le partager; ce qu'elles aimeraient peut-être mieux que de loger chez leur parente. On pense bien que je l'aimais mieux aussi. Demeurant avec ma mère, il y aurait mille instans dont je jouirais sans compromettre mon amie, celle que mon cœur au milieu de son erreur appelait sans cesse; la seule qui pût répondre à mon âme : avec quel trans-

port je les attendis quand je sus qu'elles arrivaient. J'engageai Auguste à venir avec moi au-devant d'elles à plus de dix lieues.

Méline et ma mère me surent un gré infini de cette attention ; madame d'Érigny en marqua sa reconnaissance à son cousin. Nous laissâmes nos chevaux à nos gens, et ces dames nous firent monter dans leurs voitures. Tout ce que nous nous dîmes, pendant le trajet jusqu'à Paris, ne peut se comprendre ; nous parlions tous à la fois : je pressais sur mon cœur les mains de Méline, de sa mère, de la mienne ; je les couvrais de baisers ; j'étais ivre de joie. Auguste l'aurait plus vivement partagé si Aurore eût été du voyage. Elle était restée avec son père ; on parla beaucoup d'elle, et Auguste fit promettre à madame

d'Érigny qu'elle l'amènerait la première fois qu'elle viendrait dans la capitale.

C'est ainsi que les humains disposent sans cesse de ce qui n'appartient qu'à la Divinité : l'avenir, si fécond en événemens ; l'avenir, qui renverse ce que le présent nous fait croire immuable ; l'avenir, qui nous consolera de ce qui nous afflige maintenant, qui nous affligera de ce qui fait notre joie. Mais l'homme, à qui la plus petite partie du temps n'appartient pas, le laisse dans son imagination conclure des marchés, acheter des terres, passer des contrats ; puis encore, former des établissemens, associer à son sort une femme, jouir d'avance des enfans qu'il n'aura peut-être jamais, et tout cela dans l'espace que l'on nomme avenir.

Pour moi, dans ce moment, j'étais

moins insensé; car je jouissais réellement du présent. Lire dans les yeux de Méline le sentiment qui animait son cœur, lui parler du mien; profiter de tous ces riens délicieux que l'amour offre à un amant délicat qui sait commander au feu qui le dévore, pour ne point troubler la douce confiance de son amante; partager mes soins entre ma mère et celle de Méline; leur témoigner à toutes ma reconnaissance de faire cent cinquante lieues pour venir me voir. Combien je sentais le prix d'un pareil sacrifice; car c'en était un, surtout pour madame d'Érigny, de s'éloigner de son mari et d'Aurore. Elle me remit une lettre d'Edouard, qui m'avait écrit au moment où il se rendait à bord du Tonnant pour passer dans l'Inde. Il voyait avec chagrin qu'un

CABINET DE LECTURE DE Mme BOUQUEROT

espace immense nous allait séparer; nous ne nous verrons point pendant bien des années, disait-il. Hélas! il ne pensait pas alors qu'une tempête cruelle me jeterait sur ces bords qu'il allait chercher.

FIN DU TOME SECOND.

, à ce qu'on assure, sont d'une pro-
eur qu'on ne peut sonder ; & il ne s'en-
dre que dans des lacs où il trouve de
profondes demeures.

a pêche du *char* est une branche de
merce très-lucrative pour les propriés
s du lac. Toute la surface en est divi-
en cinq districts. Une ligne imaginaire
e convention la traverse d'un rocher à
utre, & c'est une limite à laquelle le
eur ne se méprend jamais ; mais, quoi-
la division de chaque pêcherie soit à
près égale quant à l'étendue, il en est
ement à l'égard du produit, le poisson
ant par grosses bandes, tantôt d'un
du lac & tantôt de l'autre. Quand un
me prend à ferme un certain espace de
in, il peut estimer son marché par la
ce : lorsqu'il loue un de ces districts
des, c'est le hasard qui détermine sa
lte.

Mais les poissons ne sont pas les seuls
s de ce lac. Des volées sans nombre

de poules d'eau & d'autre gibier ac
tique, fréquentent ſa plaine immenſe. C
l'affaire du Naturaliſte de dire leurs n
& de les claſſer. Le Peintre a fait la ſie
quand il a remarqué la variété de l
formes, quand il les a obſervées, q
quefois ſe formant ſur l'eau en group
noirs, danſant au gré des flots, quelq
fois élevées dans l'air faiſant des cercle
files rangées au-deſſus du lac, ou d'une
incertaine s'emparant de quelque poſte
ſes rives ou ſa ſurface. En parlant de
acceſſoires diminutifs du payſage, je
bornerai à remarquer que les oiſeaux
doivent jamais paroître volant auprè
l'œil. Tout mouvement vif, de quel
ſorte que ce ſoit, eſt une abſurdité en
préſentation; & plus on le fixe, plus l
ſurdité devient forte. Mais, vu à une
taine *diſtance*, le mouvement d'un oi
paroît ſi lent, que l'œil peut *tolérer* le
gré d'improbabilité que préſente l'in
qui lui eſt offerte.

J'ai ſeulement à ajouter que cette

ſe ſentoit l'ame ſaiſie d'une
lontaire à ce ſpectacle épou
le fond du lointain eſt le la
qui, à une ſi grande diſtanc
ne ſembloit être qu'une ta
placée au pied des montag

Le chemin conduiſoit e
à ce lac. A meſure que no
chions de plus près, nous
quelque partie de ſes bords t
cependant, au total, le p
de cette vue conſiſtoit à f
une diverſion agréable, en
plaine unie & liquide, au
ſcène de montagnes eſcarpé
nous traverſions ſes limites
bloit plus étendu que celu
quoiqu'il ne nous eût pa
qu'un point dans l'éloigne
devenu alors le trait prin
vallée immenſe.

Delà, le chemin nous c
autre amphithéâtre, déſert &
le précédent, mais grande